

Éthique & Écriture
Collection dirigée par Bessa Myftiu

© 2024, LESEDITIONS**OVADIA**

37-41 Boulevard Dubouchage • 06000 Nice

Nice • Genève • Paris • Bruxelles • Montréal

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris

N° d'éditeur : 2-36392

ISBN : 978-2-36392-584-8

AUTEURS ET AUTRICES

La magie du geste

En début d'année scolaire, au mois de septembre, le secrétariat de l'établissement dans lequel je faisais beaucoup de remplacements, m'avait appelé. La collègue de mon ancienne praticienne-formatrice d'inversion allait tout bientôt être en congé maternité et ils souhaitaient m'engager pour la remplacer tous les lundis jusqu'à fin octobre. J'ai accepté avec plaisir, malgré une hésitation : moi, qui avais l'habitude d'enseigner pour les plus grands, j'allais devoir m'adapter aux petits. En effet, c'était une classe de 1P et 2P, dont les plus jeunes venaient tout juste de commencer le long parcours scolaire.

Heureuse d'avoir enfin un peu de liberté après cette année de stage, je me lançais dans des projets qui me tenaient à cœur : je sélectionnais les albums jeunesse qui me semblaient bien pour accueillir les élèves le matin, des bricolages

qui travaillaient à la fois la motricité fine et le thème de la classe et d'autres activités qui me permettraient, une fois en classe, de faire progresser les élèves et de pouvoir les acheminer vers le savoir.

Mon premier jour de remplacement était arrivé. Plus organisée que jamais, j'étais prête pour accueillir les élèves. La cloche sonna et je sortis rapidement, afin de faire connaissance avec mes compagnons d'aventure pour les prochains lundis. Ils étaient là, tous éparpillés près du point de rendez-vous : certains se mettaient déjà en colonne, d'autres discutaient de leur week-end et les derniers finissaient d'arriver. C'est à ce moment que j'ai vu pour la première fois Hana. Elle était là, accrochée à la main de sa mère, les yeux pleins de larmes. Je m'avançai alors gentiment vers elle, essayant de paraître gentille et avenante. Je lui demandai son prénom et pourquoi elle pleurait. Elle ne me répondit pas et se cacha dans les bras de sa mère. Je compris vite qu'Hana parlait très mal le français et qu'elle me comprenait à peine. Ne sachant pas comment rassurer une petite fille sans utiliser de mots, je me concentrai sur les autres élèves pour les rassembler. Heureusement, Sophia, l'aide à l'intégration qui venait souvent en classe pour aider un petit garçon, alla vers Hana et réussit à la faire venir.

Après leur entrée en classe, les élèves avaient le droit d'aller jouer une quinzaine de minutes. Je pris le temps de les observer et d'essayer de mémoriser leur prénom. Mon regard se posa sur Hana, assise à sa table. Elle pleurait. De nouveau, j'essayai de la rassurer en lui proposant de faire un coloriage ou de regarder un livre. Mais rien n'y faisait, les larmes coulaient sur ses joues. La voir ainsi me faisait de la peine. Moi aussi, j'aurais été terrifiée si enfant, on m'avait mise dans une salle remplie d'enfants qui ne parlent pas la même langue que moi. Je me serais sentie perdue, abandonnée et triste. Me voyant à travers elle, je la pris dans mes bras. J'avais agi par instinct. Si, chez les plus grands, les câlins sont souvent proscrits, j'avais senti chez cette petite un besoin d'être rassurée, plus fort qu'avec des mots dont elle ne peut pas comprendre le sens. La magie du câlin avait fonctionné : Hana ne pleurait plus et j'avais gagné un peu de sa confiance.

Le reste de la matinée s'était plutôt bien passé. Hana suivait ce que faisaient les autres sans vraiment savoir ce qu'elle était en train de faire. Souvent, elle venait vers moi, en me tendant un crayon, une colle ou un jeu, un air interrogatif dans les yeux. C'était sa manière de me poser des questions, sans parole, tout dans le non-dit. Je l'encourageais en lui souriant et en lui faisant

des mouvements de la tête. Lors d'un dernier moment de jeu libre, Hana s'avança vers moi, un coloriage bariolé à la main. Elle me le tendit, un grand sourire aux lèvres. C'était un cadeau pour moi. Je la remerciai en lui caressant la tête et elle repartit.

Les semaines qui suivirent, Hana restait réticente à venir en classe, mais elle progressait de semaine en semaine et je sentais qu'elle prenait de plus en plus de plaisir à faire les activités proposées. Elle avait même réussi à se faire une amie, Chloé, avec qui elle jouait fréquemment.

Hana m'a appris que parfois, et même souvent, les gestes et la manière d'être sont plus importants encore que les mots. Il suffit parfois d'un simple sourire ou d'une tape dans le dos pour qu'un élève se sente vu et compris, lui donnant ainsi, l'envie d'apprendre.

Marie, tu m'énerves !

Nous sommes jeudi après-midi, au mois de novembre. C'est l'heure de faire de la musique avec ma classe de stage. Tout le monde est content, sauf Marie, une petite fille assez timide qui n'aime pas du tout chanter. Ma PraFo fait un échauffement vocal en collectif et avec ma co-stagiaire, nous jouons le jeu. Je me prête assez bien à l'exercice et, pleine d'enthousiasme, je regarde autour de moi ; beaucoup de visages sourient et chantent, ce qui me rend toute heureuse. Cependant, j'aperçois Marie qui fait la tête. Elle semble ne pas apprécier l'activité et cela ne m'étonne pas. J'essaie de capter son regard pour essayer de la motiver, en vain. Je décide alors de la laisser tranquille et ne pas insister.

Ma PraFo aperçoit aussi le peu d'enthousiasme de Marie et essaie de la forcer à chanter, mais la petite ne réagit pas. Ma PraFo n'est pas contente, pourtant elle continue son cours.

Le moment de musique se termine et tout le monde se rassemble devant le tableau, assis en tailleur, comme nous le faisons assez souvent. La maitresse commence à parler de certaines informations administratives, mais je sens qu'elle est agacée. Je me souviens alors qu'elle nous avait parlé de Marie et du fait qu'elle l'énervait souvent par son comportement, ce qui m'a mis assez mal à l'aise. Son discours, ce jour-là, m'avait interpellé; je trouvais peu délicat de parler ainsi d'une enfant lorsqu'on est adulte. Je n'avais rien dit ce jour-là, mais simplement acquiescé et écouté ce qu'elle disait. Or voilà, ma PraFo commence à parler et Marie fait une remarque: «Maîtresse, Louis n'a pas dit merci à Jeanne, alors que tu nous as appris qu'il fallait le dire.» Soudain, je sursaute car ma PraFo réagit d'une manière assez violente: «Non mais Marie, là tu m'énerves! Je ne t'ai rien demandé, et ça ne te regarde pas les histoires des autres. Tu as rapporté, et personne n'aime les rapporteurs.»

Je vois que Marie est bouleversée par ces propos et ne dit rien. Elle semble toute triste. À partir de ce moment, elle n'a plus parlé de l'après-midi. J'ai essayé de discuter avec elle ensuite, lors du moment de travail individuel, quand ma PraFo ne nous écoutait pas. J'ai essayé de la rassurer et j'espère que cela a eu un impact sur elle...

Je n'ai malheureusement pas discuté avec ma PraFo de cet incident, ne sachant comment lui amener le sujet. Je pense que j'ai été peu courageuse. Avec ma posture de stagiaire, j'ai encore de la peine à trouver ma place et de me sentir légitime – je ne voulais sans doute pas me la mettre à dos. Cela reste une question éthique à laquelle je peux réfléchir aussi : dois-je aller à l'encontre de ma PraFo quand je pense que cela est juste de le faire ?

Il est vrai que Marie a une tendance à s'occuper des affaires des autres ; elle rapporte beaucoup et à des moments peu opportuns. Pour ma part, je la vois comme une petite fille qui n'aime pas l'injustice. Je remarque souvent, lors d'insignifiantes disputes entre ses camarades, qu'elle pointe souvent des comportements pas très sympas. Je trouve que de pouvoir apercevoir une injustice constitue une qualité, mais ma PraFo n'a pas l'air de cet avis. Et même si ce n'est pas agréable quand quelqu'un rapporte tous nos faits et gestes, il y a une manière aussi de dire les choses et la PraFo n'a pas du tout respecté cela.

Elle aurait pu s'isoler avec Marie pour lui expliquer avec bienveillance que ce n'est pas toujours chouette qu'une personne rapporte tout, et que ses camarades peuvent se sentir trahis et ensuite manquer de confiance en elle. Une discussion

simple pour lui montrer les conséquences de ses actes aurait déjà été bénéfique. La maîtresse pourrait aussi lui suggérer de se mettre à la place de ses camarades et lui demander si cela est agréable pour elle, afin de l'aider à prendre conscience.

La PraFo aurait pu aussi profiter de cette situation pour préparer un cours sur les valeurs éthiques, tel que la justice : un moment de partage qui pourrait être assez agréable. J'ai pu expérimenter ces leçons en stage d'inversion, en première année. Les élèves sont assez réceptifs et ont beaucoup de choses à dire. Ce moment aurait pu être bénéfique pour toute la classe ainsi que pour Marie qui aurait pu prendre conscience de sa force de remarquer les injustices. La maîtresse aurait pu rebondir sur comment se comporter face à une injustice et lui donner des pistes d'actions telles qu'aller parler avec les personnes concernées avant de rapporter tout haut, tout fort à la maîtresse, etc...

Malheureusement, la PraFo a eu un comportement nocif envers Marie, en soulignant devant tout le monde un trait de caractère qui n'est pas apprécié. C'est une attaque personnelle, et cela n'est pas agréable du tout, pour quiconque...

Poser des mots

Lors d'un cours de philosophie, un jeudi après-midi, ma PraFo utilisait le moyen des « Zophes » pour faire parler les élèves d'une scène qui se passait à la récréation dans une école.

Plusieurs bonhommes étaient dessinés en action et les élèves commentaient ce qu'ils voyaient. Nous étions arrêtés sur le dessin de deux enfants en train de se taper dessus : le thème de la violence a donc été pris comme sujet principal. Ma PraFo a expliqué que c'était interdit d'utiliser la violence entre enfants, mais également entre adultes. C'est à ce moment-là que Fabrice leva la main et eut le besoin de partager avec nous une expérience qu'il avait vécue et qui, légitimement, l'avait marqué, voire traumatisé. Il a confié devant toute la classe que son papa avait tapé sa maman et qu'il lui avait déchiré sa chemise devant lui. Lorsque Fabrice raconta cette histoire,

j'aperçu Nathaniel, un autre élève de 2H, se boucher les oreilles, car ce qu'il entendait le heurtait visiblement.

Ma PraFo eu une attitude des plus exemplaire... elle remercia Fabrice d'avoir partagé son histoire avec nous et lui dit que c'était interdit d'utiliser la violence même si on est des adultes. Fabrice acquiesça et la séance repris son cours.

Quelques instants après la fin du cours de philosophie, ma PraFo pris Fabrice à part afin de discuter de ce qu'il avait avoué plus tôt. Elle voulait surtout s'assurer qu'aucune violence n'était faite à son encontre, ce qu'il confirma. Par la suite, l'enseignante a dû signaler le cas à l'infirmière de l'école ainsi qu'à la direction, afin qu'ils contactent les parents pour un rendez-vous. Le suivi suit son cours mais nous sommes très peu informés sur ce qui se passe réellement.

L'empathie est une valeur très importante dans le métier d'enseignant. Il est indispensable de pouvoir comprendre nos élèves, ce qu'ils ont pu vivre, afin de les aider aux mieux au quotidien et dans leurs apprentissages.

Fabrice est un élève plutôt dissipé, qui a de la peine à se mettre au travail. Dès le début du stage, je l'ai senti absent sans me douter de ce qu'il pouvait vivre à la maison... Je comprends donc

mieux son attitude, même si je ne peux le traiter différemment des autres élèves. Ce ne serait pas juste, car il ne demande pas à paraître différent. Personnellement, je m'attache très rapidement aux enfants, je porte beaucoup d'affection à leur égard. C'est donc très compliqué pour moi, en plus en tant que maman, d'apprendre ce que certains élèves vivent chez eux. Les chiffres concernant la violence sont alarmants. En effet, d'après *Le 24h*, un élève sur trois en subirait à l'école ou à la maison. Les enseignants doivent être armés afin de faire face et prévenir cela.

Malgré le choc que j'ai pu ressentir au moment de vivre cette scène, je suis contente d'avoir pu l'observer, afin de savoir comment réagir le jour où cela m'arrivera lorsque je serai en poste.

Les cours de philosophie sont un bon moyen de faire parler les élèves. En effet, ils savent qu'il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises réponses ce qui les désinhibent d'une éventuelle erreur. Ils se sentent en confiance et osent plus prendre la parole et parfois, poser des mots sur ce qu'ils vivent.

Un dilemme éthique

Dans ma classe de stage se trouve un élève de 12 ans, Paul, qui n'effectue jamais le travail demandé. Il n'a pas de trouble diagnostiqué. Cela fait trois ans qu'il ne semble pas motivé par les cours. Ma PraFo le suit maintenant depuis deux ans et elle m'a expliqué que Paul avait de grandes facilités, que même sans travailler il réussissait à toujours avoir la moyenne. Qu'aurait-il donc comme note s'il effectuait le travail qu'on lui demandait ?

Ma PraFo avait eu une conversation avec lui l'année précédente, durant un repas de midi. Ils avaient mangé ensemble et Paul lui avait expliqué qu'à la maison, ses parents lui laissaient son smartphone toute la nuit et qu'il se couchait souvent très tard. Je me suis sentie triste d'apprendre cela ; certains élèves ont des parents derrière eux, d'autres moins et cela a un réel impact sur leur

vie future. Effectivement, Paul paraît souvent très fatigué en classe, il dort parfois sur sa table.

Même s'il n'effectue pas le travail demandé, il sort tout de même les fiches au moment où il le faut, mais les laisse vierges. La PraFo ne le force pas à travailler. L'aide à l'intégration qui est présente normalement pour une autre élève le jeudi matin, s'assoit souvent à côté de lui et effectue les exercices pas à pas avec lui; dans ces cas-là, Paul accomplit le travail demandé.

Pour les autres élèves, voir un élève qui ne travaille pas n'est pas stimulant. L'enseignante peut se sentir incapable d'effectuer correctement son travail; on ne sait pas quoi faire pour résoudre cette situation. Finalement, les conséquences principales sont sur l'élève: ses notes baissent et il pourrait décrocher scolairement. Et voilà mon dilemme: dois-je continuer mon enseignement sans prendre en compte cet élève et le laisser ne rien faire? Dois-je, au contraire, être derrière lui et prendre du temps pour le motiver, peut-être au détriment d'autres élèves de la classe?

La première alternative possible, serait d'être plus présente pour cet élève, m'asseoir à côté de lui et le guider; cependant cela serait-il juste pour les autres élèves? Donner plus d'attention à un élève impliquerait d'en donner moins aux autres,

pouvoir également moins observer la classe, moins rappeler à l'ordre celles et ceux qui perturbent le climat de classe...

Une autre alternative que j'aurais serait de trouver «la carotte». Réussir à motiver l'élève, lui donner envie d'effectuer les exercices, car il y aura une récompense à la clé. Cette solution serait bien sûr temporaire, le but serait de lui enlever doucement la «carotte» afin qu'il travaille sans avoir besoin de cela pour le motiver. Ce genre de solution demanderait de bien connaître l'élève. Or cela semble compliqué avec Paul, qui se montre peu ouvert au dialogue.

D'après l'UNICEF, le droit à l'éducation fait partie des dix droits fondamentaux des enfants et l'enseignant doit s'adapter à chaque élève¹. Selon cet article, je devrais donc en tant qu'enseignante, ne pas laisser l'élève sans éducation; je devrais m'adapter à lui. Cependant, dans cette situation, on peut constater que cela n'est pas aussi simple, car trouver la manière qui permettra à l'élève à se mettre au travail demande du temps.

Je crains aussi que donner plus d'attention à un élève priverait les autres élèves de la classe.

¹ Institut international des droits de l'enfant (2017). *Droits de l'enfant 2017*. https://bdper.plandetudes.ch/uploads/ressources/4357/2017_dossier-enseignant.pdf

Cependant, traiter tout le monde de façon égale a pour impact d'augmenter les différences entre les élèves. Au contraire, faire de la discrimination positive avec cet élève serait une solution potentielle ; il s'agirait de « donner plus à ceux qui ont le moins pour essayer d'égaliser les chances de réussite à l'école »².

Cette citation donne une réponse à ma question : que faut-il faire avec un élève qui demande plus d'attention que les autres pour se mettre au travail ? Il faut justement donner plus d'attention à Paul, même si cela aurait pour impact que les autres élèves pourraient avoir moins d'attention.

² Ticon, José. (2018, 06.09.2018). 3, Quels modèles? Enjeux de justice [Vidéo en ligne]. <https://tube.switch.ch/videos/e5ed3ccc>

Au-delà des préjugés

Anna, l'une des élèves de ma classe de stage, est allophone, originaire d'Ukraine. Arrivée en Suisse il y a un an, elle est très timide et repliée sur elle-même. Elle comprend la majorité de ce qu'on lui dit en français mais ne parle pas du tout. À la fin de la journée, elle chuchote « au revoir » d'une voix faible, presque imperceptible. C'est le seul mot que je l'ai entendue prononcer durant tout le stage. Elle n'est pas intégrée au sein de la classe, les autres élèves semblent l'ignorer la majeure partie du temps.

Un matin, lors d'une leçon de français enseignée par ma praticienne formatrice, les élèves travaillent par îlots, c'est-à-dire en groupe de quatre avec leurs voisins de table. En circulant dans la classe, je me rapproche de l'îlot d'Anna. Je vois que les élèves se disputent et n'ont pas l'air de réaliser la tâche demandée. Je leur demande ce qu'il

se passe et Damien, un élève qui se dispute souvent avec ses camarades, me dit : « Anna n'arrête pas de m'embêter ! Je veux changer de place. ». J'ai été très étonnée par ces paroles. J'ai de la peine à croire que cette élève, si réservée, puisse embêter Damien, qui est souvent à l'origine des disputes dans la classe. Je suis persuadée qu'il me ment. Alors, je lui réponds que, si elle l'avait embêté, c'était sûrement parce qu'il avait commencé et qu'il fallait qu'il se montre plus compréhensif avec elle, qui est nouvelle dans la classe et ne parle pas leur langue.

En colère, il me montre la feuille qu'Anna cachait jusqu'alors sous son bras : elle est remplie de dessins moqueurs qu'elle avait fait de Damien et des autres élèves de l'îlot. Il est désormais évident que c'était elle qui embêtait ses camarades, et non l'inverse. Damien est fâché ; il se sent certainement victime d'une injustice, ce qui est compréhensible. Anna a honte et évite mon regard. À ce moment-là, l'enseignante intervient pour dire qu'ils en parleraient avec elle à midi.

Ce jour-là, je me suis sentie minable d'avoir laissé mes préjugés sur Anna, « l'élève discrète », et Damien, « l'élève disputeur », dicter mon comportement et de ne pas avoir fait confiance à ce qu'on me disait.

Par la suite, j'ai modifié ma réaction lorsque l'étais confrontée à un conflit. Je demande toujours à chacun de me donner sa version des faits, en partant du principe qu'on me dit la vérité. Quant à Damien et Anna, leur comportement général n'a pas vraiment changé depuis cet événement, mais il n'y a plus eu de dispute au sein de l'îlot.

Dans la bienveillance

Paulo est un enfant très calme. Il a de la peine à se mettre au travail, mais avec sa persévérance et notre soutien, il a réussi à exécuter les tâches demandées. D'origine brésilienne, il parle portugais; son langage différent du nôtre le handicape pour certains travaux et la sociabilisation avec ses camarades. Paulo ne participe pas beaucoup à mon cours de français, mais écoute toujours d'une oreille attentive.

Après mon introduction, tous les enfants partent en activité de leur côté, sauf six élèves allophones qui restent vers moi afin d'effectuer un exercice en collectif pour les soutenir dans la lecture. Paulo suit les apprentissages et participe volontiers, mais tout d'un coup, son comportement se dégrade. Il s'agace de la lenteur de l'exercice. À plusieurs reprises, il veut repartir à sa place et le réaliser seul. Je sens qu'il ne veut pas

se sentir différent et veut faire comme tous ses camarades. Je le garde vers moi, connaissant ses difficultés dans l'apprentissage et la compréhension du français. Il se calme et finit l'exercice avec tous les autres. Dans la même journée, je discute avec Paulo pour l'aider dans un problème, mais celui-ci s'exprime difficilement en français, ce qui complique ma compréhension. Paulo le ressent, s'énerve et retourne à sa place. Je le suis, puis je l'assure que même si je ne comprends pas, en parlant tranquillement nous pouvons interagir l'un avec l'autre.

Plus tard dans la journée, après la récréation, je retrouve Paulo en pleurs dans la cour. Je lui demande alors quel est le souci. Il m'explique que personne ne veut jouer avec lui et qu'il se sent seul. Je lui demande ce qui s'est passé, mais il n'arrive pas à me raconter et pleure à chaudes larmes. Je lui explique qu'il peut jouer avec qui il veut mais qu'il faut juste avertir ses copains qu'il se rajoute aux jeux.

Je me sens triste et peinée. Je crains que son estime de soi en prenne un coup. J'ai envie d'aider Paulo dans la bienveillance et le non-jugement pour changer mes futures interactions avec lui. Je ressens de l'empathie à son égard et souhaite le soutenir pour son bien-être. J'ai envie de faire différemment et de réussir à l'aider.

Durant toutes nos interactions, j'ai essayé d'agir au mieux pour le bien de l'enfant. Lors du débriefing avec ma prafo, je lui ai fait part des événements et de mon attitude face à cette situation. Elle m'a conforté en me disant que j'avais réagi du mieux que je pouvais et que c'était adéquat envers Paulo. Ma prafo m'a dit qu'elle ne laissera pas ces situations se reproduire et qu'elle pensait mettre en place chaque semaine des périodes pour le bien-être des élèves et le partage sous forme de jeux, afin de favoriser la place de chacun dans la classe.

Cet événement peut paraître sans grand impact, pourtant je pense que même les moments les plus futiles pour nous peuvent avoir une importance considérable chez les enfants. Trois enjeux éthiques sont présents dans mon histoire : l'exclusion sociale, le droit à l'éducation et la communication interculturelle.

En réfléchissant à des alternatives pour favoriser l'inclusion sociale et la différenciation pédagogique, j'ai trouvé plusieurs activités à mettre en place dans mon école. Je pense qu'il faut sensibiliser à la diversité et l'inclusion sociale. Faire travailler les élèves en partenariat leur permet de se découvrir. Des jeux inclusifs à la récréation favorisent les interactions entre camarades. Dans le collège où j'étais stagiaire, les enseignantes ont

réalisé que les enfants ne jouaient pas entre eux, parce que ceux-ci ne connaissaient pas de jeu. Durant une semaine, elles leur ont alors présenté de nouveaux jeux, afin de pouvoir y jouer pendant les pauses. Depuis, les enfants collaborent plus entre eux et moins de problèmes surviennent durant les récréations. J'ai trouvé cette idée fantastique! Néanmoins, pour que le projet réussisse, il est primordial que les adultes s'investissent.

Un début de stage compliqué

Au début de la deuxième année à la Hep, j'étais remplie de différentes émotions. Je me sentais fatiguée et un peu débordée, mais malgré tout impatiente, car j'étais en stage dans le profil qui me plaisait. Cependant, j'ai eu de la peine à m'imposer en tant que professionnelle devant les élèves. En effet, la gestion de la discipline était différente de mon ancien stage. Là-bas, des routines étaient mises en place pour ne pas avoir à hausser le ton. Cette année, en revanche, l'enseignante utilisait sa voix forte et impressionnante pour instaurer le cadre. Ma co-stagiaire, Laura, avait l'air sûre d'elle et en confiance. Elle m'avait expliqué que l'année passée elle avait eu des 8H ; cela avait été compliqué, mais très formateur et pour elle ce semestre serait donc plus facile.

Un jour de la deuxième semaine de stage-bloc, lors de la correction collective d'un exercice de

mathématique, ma co-stagiaire et moi observions notre praticienne formatrice, Catherine. Pour avoir une idée de la compréhension des élèves, elle demandait : « Qui a fait tout juste?... Qui a fait une faute?... », et ainsi de suite. Entre chaque question, les enfants levaient la main lorsque leur nombre d'erreurs était cité. À la fin, Catherine posa une ultime question : « Qui a fait plus de fautes? » Une élève, Moyra, leva alors la main et l'enseignante dit devant la classe que ce n'était pas normal de faire autant de fautes. Elle se dirigea vers la jeune fille en question, pour analyser ses erreurs.

Pendant ce temps, la classe se remplit d'un petit brouhaha de paroles. Parmi les discussions, j'entendis Rachel, une camarade qui avait de la facilité en mathématique, se moquer du nombre de fautes de Moyra. De ma place au fond de la classe, je lui ai tout de suite fait une remarque : il n'était pas permis de rire des difficultés d'un autre élève. Ne voulant pas perturber le moment d'enseignement ni humilier Rachel, j'avais choisi de lui adresser discrètement ces quelques mots qu'elle entendit, car elle baissa les yeux. Cependant, directement après mon intervention, Laura, d'une voix forte et affirmée, reprit la jeune fille en utilisant les mêmes termes que les miens. Le silence s'installa. L'enseignante leva la

tête de la fiche de Moyra et demanda des explications. Ma co-stagiaire expliqua rapidement la situation. Catherine fit à son tour une remarque à Rachel sur son comportement. À ce moment-là, la situation m'a surprise, car j'ai eu l'impression que Laura avait volé mon intervention, mais je n'ai rien dit.

Lors du débriefing de fin de journée, l'enseignante revint sur l'événement, et demanda qui avait fait la remarque à Rachel. Sans attendre une seule seconde, Laura prit la parole. Elle expliqua qu'au moment où elle avait vu la jeune fille rire des difficultés de sa camarade, elle s'était sentie obligée d'intervenir, considérant ce comportement comme inacceptable. En effet, Laura nous raconta que plus jeune, elle avait vécu le harcèlement scolaire, ce qui la rendait très sensible à ce genre de comportement. L'enseignante finit par féliciter Laura pour son intervention; elle a souligné qu'être attentive à de telles situations est une excellente qualité pour le métier d'enseignante. De mon côté, je n'ai pas su comment réagir. Je me suis donc effacée et ai poliment félicité ma collègue. Durant cet échange, je me trouvais démunie et un peu choquée de l'attitude de Laura qui avait utilisé une de mes observations à son profit. J'ai senti que le regard de Catherine avait changé à son égard. Cette situation me déstabilisa et m'attrista.

Cet épisode a fait ressortir des enjeux de collaboration, de respect, ainsi que de statut vis-à-vis de la praticienne formatrice. Il a remis en cause la relation de confiance avec ma co-stagiaire alors même que nous allions être amenées à travailler ensemble tout au long du semestre. Ma collègue m'a manqué de respect en ne mentionnant pas mon intervention lors de la discussion en fin de journée. Cela n'aurait en rien diminué sa légitimité à être sensible aux moqueries des élèves entre eux et l'enseignante n'aurait pas eu moins d'estime pour elle. Laura a nié mon intervention et, plus grave encore, elle s'en est attribué tous les mérites. J'ai ainsi eu l'impression de baisser dans l'estime de ma formatrice, en constatant qu'elle avait plus de considération pour Laura.

Peut-être aurais-je dû faire entendre ma voix et expliquer à l'enseignante ce qui s'est réellement passé. Cependant, je ne voulais pas passer pour la fille qui a absolument besoin de reconnaissance ni mettre Laura en mauvaise posture. Toutefois, je n'aurais sûrement pas dû me taire. J'aurais dû communiquer à Laura la manière dont j'ai vécu ce moment, lui expliquer mon incompréhension face à son attitude et mon besoin d'explication de sa part. Il est primordial d'être conscient des liens entre nos sentiments et nos besoins, afin de les

transmettre à autrui et permettre ainsi une communication fructueuse. Cela nous aurait sûrement permis une meilleure collaboration pour la suite de notre stage.

Une petite fille en pleurs

Mon stage de troisième semestre se passe dans une classe du degré 1-2P. Ces écoliers, des enfants âgés de quatre à six ans, sont au début de leur parcours scolaire et apprennent petit à petit le fameux « métier d'élève » qui comporte plein de choses nouvelles comme vivre en groupe, apprendre et surtout être loin de leurs parents, ce qui n'est pas simple au départ. Émilie, une de mes élèves de 2P, est une enfant en pleurs lors du moment d'entrer en classe, car elle ne veut pas que son parent parte.

Lorsque la cloche sonne à la fin de l'après-midi, il est habituel dans ma classe que l'enseignante accompagne les enfants jusqu'à la sortie du collège, ce que j'ai du coup souvent fait. Une fois arrivée à la porte de sortie avec les élèves, j'ai plusieurs fois été témoin et actrice d'une scène quelque peu attristante. Dans le bruit et l'agitation des enfants qui courent rejoindre leurs

parents ou gardiens, il reste un enfant très calme à côté de moi. C'est Émilie, car elle ne voit pas encore sa maman ou sa grand-maman. Elle commence donc à paniquer et à pleurer, car elle pense qu'on l'a oubliée et que personne ne viendra la chercher.

Je lui prends la main et la rassure en lui disant que personne n'oublierait une petite fille comme elle et que l'on va attendre ensemble que quelqu'un apparaisse. À chaque fois, la personne qui devait venir la chercher arrive quelques minutes plus tard en s'excusant d'être en retard.

À chaque fois que cette situation s'est déroulée sous mes yeux, j'ai été marquée par cette petite fille en pleurs qui tenait ma main. Je me suis senti démunie face à la situation et j'ai fait de mon mieux pour rassurer Émilie. Cela m'a impactée d'autant plus que cette scène a fait écho à une situation similaire que j'ai pu vivre lors de l'été 2023, alors que j'étais monitrice dans un camp de vacances. Mais cette fois-ci, ce n'était pas une petite fille de 5 ans que je devais rassurer en lui disant que ses parents viendraient la chercher, mais un adolescent de 13 ans qui se trouvait dans le même état. Il était sûr qu'ils ne viendraient jamais, car «c'est toujours pareil avec eux, ils sont toujours en retard». Mon esprit n'a pu s'empêcher de tisser des liens entre ces deux situations

en voyant la deuxième comme la conséquence de l'autre.

On pourrait voir dans le comportement d'Émilie la manifestation d'un style d'attachement insécuré et une anxiété de séparation. Pour éviter ses larmes et pour que son panique cesse, une première solution serait de collaborer avec sa famille afin d'établir un rituel en plaçant un objet rassurant ou quelque chose appartenant à un parent dans son sac, dans la poche de sa veste ou dans n'importe quel autre endroit où elle peut facilement y avoir accès. Ainsi, à chaque fois qu'elle sentira la panique monter, elle pourra s'en saisir et ça lui rappellera que quelqu'un viendra toujours la chercher. On pourrait mettre en place également des activités au sein de la classe qui auraient pour but de développer et renforcer l'estime et la confiance en soi des élèves.

Distance ou proximité?

Ma première semaine de stage se déroulait sous le thème « Outdoor »; nous passions quotidiennement nos journées à l'extérieur. Lors d'une randonnée en forêt, impliquant deux classes de 5-6P, je me suis retrouvé à marcher aux côtés d'une élève. Elle se plaignait de maux de tête, et sur ma suggestion, a utilisé de l'eau que je lui ai versée sur les mains pour se masser le front. Je l'ai assurée que cela l'aiderait, m'engageant à rester à ses côtés. Dès cet instant, cette enfant a manifesté le désir de demeurer près de moi toute la journée, très à l'aise, partageant des conversations enrichissantes. Depuis ce jour, chaque jeudi, en gravissant les marches vers ma classe de stage, je la croise. À ma vue, elle se précipite vers moi pour une étreinte silencieuse, brève, mais intensément joyeuse à mes yeux. Après ces instants, elle repart comme si de rien n'était. Ce rituel s'est désormais installé régulièrement.

L'enjeu éthique central dans cette relation concerne la gestion de la proximité avec les élèves. D'un point de vue éthique, faut-il favoriser une proximité ou, au contraire, maintenir une distance significative? Deux approches se dessinent: l'une dans laquelle l'enseignant opte pour une certaine proximité, acceptant des moments d'affection sollicités par les élèves, et l'autre, une distance marquée, excluant tout contact physique tel que les étreintes.

Le choix adopté aura des répercussions notables, affectant non seulement l'élève et l'enseignant concernés, mais également les autres élèves, enseignants, et parents. Dans le contexte mondial actuel, une partie de la population pourrait percevoir cette proximité comme perverse ou abusive, tandis que l'autre la verrait comme un acte de bienveillance répondant aux besoins spécifiques de chaque enfant. Cette perception est hautement subjective et souvent liée aux connaissances et expériences personnelles de chacun. Concernant les autres enseignants, selon mes observations, certains sont ouverts au contact physique avec les élèves, tandis que d'autres y sont réticents, craignant l'établissement d'une habitude problématique. J'ai moi-même ressenti le jugement d'autres enseignants lors de mon expérience, me plaçant dans une position inconfortable. En ce

qui concerne les élèves, certains pourraient percevoir une injustice si des « câlins » sont accordés à certains et pas à d'autres.

Ainsi, mes choix en termes de positionnement auront un impact majeur sur la perception de l'égalité et du professionnalisme par les différents acteurs de l'école. En tant qu'homme, cette question est d'autant plus complexe. Étant donné que les abus envers les enfants sont majoritairement perpétrés par des hommes, il est compréhensible, bien que regrettable, que la proximité d'un enseignant masculin avec ses élèves soit plus controversée que celle d'une enseignante. Ce n'est pas tant une question d'acceptation des critiques, mais de compréhension de leurs origines. Nous ne pouvons pas forcément accepter le jugement d'autrui, néanmoins nous pouvons toujours le comprendre.

La place des fêtes religieuses

Lors de la période d'Halloween, Sandra, une collègue de la HEP, a reçu un message de sa patriote formatrice: il fallait être vigilant par rapport au contenu enseigné en classe. L'enseignante a reçu auparavant un message de la maman d'un des élèves pour l'informer qu'elle ne désirait pas que son enfant participe aux activités liées à Halloween. Après réflexion, Sandra a décidé de garder la déco de la classe et de ne pas faire d'activités spécifiques liées à l'évènement.

Chaque année, les enseignants utilisent les fêtes, comme celle de Noël, pour créer des moyens d'enseignement. Certes, cela permet d'offrir un joli habillage et des activités, mais qu'en est-il de l'éthique? Sur le canton de Vaud, ne sommes-nous pas censés avoir un enseignement laïque? On peut donc se demander: où se trouve la limite entre l'enseignement de la religion chrétienne et la découverte d'une fête culturelle suisse?

Je me suis donc questionnée sur la thématique de la religion et des fêtes dans le cadre de l'école. Durant l'année, il y a beaucoup d'évènements qu'on retrouve à l'école et qui peuvent poser un problème éthique en rapport avec d'autres croyances.

Dans la LEO, on peut lire «L'enseignement est neutre du point de vue religieux et politique» et «L'école respecte les convictions religieuses, morales et politiques des élèves et de leurs parents.» Certes, il est demandé de garder une position neutre lors de notre enseignement, mais comment procéder lors d'évènements sociaux comme la fête de Noël, omniprésente lors de la période de fin d'année? On ne peut pas complètement la faire disparaître de l'école. Les autorités scolaires ont laissé le choix aux enseignants du déroulement des fêtes dans leur classe.

On peut se demander: comment aborder les fêtes en classe et que faire si les parents d'un élève sont braqués à ce sujet?

Une piste serait d'un discuter directement avec eux et prendre le temps de comprendre d'où viennent leurs réticences et leurs peurs. Si nous prenons l'exemple de la fête de Noël, on peut voir qu'elle a perdu son côté religieux. Elle a été détournée de son but initial et plusieurs

activités peuvent être proposées à la classe dans le but de découvrir la tradition actuelle que l'on peut vivre en Suisse, à cette époque de l'année. L'activité du calendrier de l'aveugle, qui avait pour but d'attendre sagement le vingt-cinq décembre, a été créée, à son origine, avec des images pieuses qui permettaient d'apprendre aux enfants la patience. Aujourd'hui, il n'a plus vraiment un but religieux. On peut donc proposer aux enfants de créer un calendrier dans lequel chaque élève pourrait apporter un cadeau ou un objet dont il n'a plus l'utilité. Cette manière d'aborder le calendrier, pourrait apporter aux enfants divers apprentissages transversaux: le partage et la durabilité. Le sapin, lui aussi, est une activité plus ou moins neutre. Il peut être amené en classe comme une création commune. Une autre activité, que l'on peut retrouver lors de cet événement, est le chant. Il va falloir être, ici, plus vigilant pour éviter les chants religieux, mais on peut retrouver une grande variété de morceaux avec le thème de l'hiver et Noël. Puis à la fin la période, il pourrait être convivial de proposer aux familles de participer à un repas ou apéro de Noël pour partager un bon moment. Le but de ce partage serait de permettre aux familles de voir ce que les enfants ont fait: les chants, les décorations, l'apéro. Un petit plus qui pourrait

être enrichissant pour la classe et les parents, serait d'échanger sur leurs manières de célébrer ou non la fête de Noël à la maison. Bien sûr, tout au long de l'année, les autres fêtes religieuses de la classe seraient découvertes pour permettre aux enfants de s'enrichir et de s'ouvrir sur la culture de leurs camarades.

Mais que faire si cette discussion et ce partage n'est pas accepté par la famille ?

Les parents pourraient être fermés et refuser que leur enfant prenne part aux activités. Une mise à l'écart de l'enfant pourrait se faire ressentir de différentes manières. Soit, elle peut bien se passer et l'élève comprend, grâce à une explication de la famille et de l'enseignant. Soit, elle ne se passe pas bien et l'élève se sent mis de côté et frustré de ne pas participer. L'enseignante pourrait alors enlever l'activité traditionnelle de Noël, en trouvant une alternative comme une fête de l'hiver. Cette alternative pourrait être pertinente pour ne pas mettre un élève à l'écart, mais certains élèves pourraient être déçu de ne pas célébrer Noël en classe. Il serait préférable de trouver une solution entre les parents et l'enseignant pour que l'enfant se sente bien.

Dans les classes, on retrouve de plus en plus de culture et religion différentes et il y a donc

beaucoup de manières de penser. Il est important d'ouvrir le dialogue avec les parents et de créer un espace neutre de confiance vis-à-vis de la religion en classe.

Devoirs hebdomadaires

Le jeudi 21.09.23, en contrôlant l'agenda des élèves, je vois une remarque d'un parent: « Bonjour, j'aimerais un entretien au sujet des devoirs s'il vous plaît. », ainsi que la réponse de ma PraFo qui propose diverses plages horaires. Je demande bien entendu des précisions à ma PraFo, qui n'est pour l'instant pas en mesure de m'en dire davantage puisqu'elle n'a pas eu l'occasion de s'entretenir avec ce parent.

La semaine suivante, elle m'explique qu'il y a plusieurs parents qui se sont plaints de la difficulté d'un des devoirs hebdomadaires de lecture donné par son binôme. En effet, chaque enseignante donne les devoirs pour le jour pour lequel elle enseigne: ma PraFo donne les devoirs pour le lundi, jeudi et vendredi, et son binôme en donne pour le mardi et le mercredi. Ma PraFo me montre les devoirs donnés par son binôme, et me

demande mon avis : je pense que la lecture documentaire (fiches trouvées sur le site lutinbazar.fr) n'est pas adaptée pour des élèves de 4P, mais serait plus adaptée pour des élèves de 5P. Ma PraFo me dit qu'elle est du même avis, et qu'elle en a déjà discuté avec son binôme qui ne souhaite pas faire des changements dans sa manière de donner des devoirs. Je peine à comprendre ce choix, et ma PraFo m'explique que c'est un choix guidé par la facilité, puisque les fiches documentaires sont déjà toutes prêtes et qu'il n'y a pas besoin de préparation et de travail, puisqu'il existe de nombreuses fiches de lecture qui sont accompagnées d'une fiche de questionnaire. Cependant, plusieurs élèves ont de la peine à effectuer ce devoir seul et sans une aide.

Le lundi soir 2 octobre 2023 se tient la réunion des parents à laquelle j'assiste. Suite à la présentation des différentes informations que les enseignantes transmettent aux parents, ils peuvent à ce moment-là poser leurs questions. La question sur les devoirs est très rapidement mise sur le tapis par plusieurs parents qui demandent des détails sur la manière que les enseignantes veulent que les devoirs soient faits : est-ce que les enfants doivent faire les devoirs seuls, sachant qu'ils ne sont pas en mesure d'y arriver sans une aide et que cela leur prend passablement de temps, ou est-ce que

les enseignantes attendent que les parents les aident alors qu'ils ne sont pas toujours disponibles pour cela? Les enseignantes expliquent qu'elles attendent que les enfants fassent les devoirs de manière la plus autonome possible, que les devoirs sont utiles pour apprendre aux enfants à se responsabiliser et à s'organiser face aux tâches. La réunion continue et se termine par un petit apéro au fond de la classe.

Je profite du moment de l'apéro pour poser des questions au binôme de ma PraFo, notamment pour savoir ce qu'elle compte faire concernant les devoirs. Elle m'explique qu'elle ne compte pas changer les devoirs pour le moment. En creusant un peu, elle admet que les lectures sont peut-être un peu difficiles pour les élèves, mais qu'elle avait déjà donné ce devoir d'autres années et que ça n'avait jamais posé de problème. Je comprends qu'elle ne compte pas changer d'avis et qu'elle semble campée sur ses positions, je décide donc de clôturer la discussion sur les devoirs.

À la fin de mon stage, j'apprends que l'enseignante a finalement fait des adaptations au niveau des devoirs pour tous les élèves, qu'elle propose des devoirs diversifiés chaque semaine et qu'elle est plus à l'écoute des besoins des élèves. Il a cependant fallu un certain temps pour que cela soit mis en place.

Comment intervenir?

Lors des premiers jours de stage, ma praticienne formatrice nous avait prévenues, ma co-stagiaire et moi-même, qu'un élève de la classe présentait un trouble du déficit de l'attention avec hyperactivité ainsi qu'un déficit de gestion de ses émotions. Suite à ces explications, elle a ajouté que cet élève, Pierre, était médicamenteux : il prenait de la ritaline.

En classe, lorsque j'avais l'occasion de donner des cours, je constatais que Pierre rencontrait des difficultés à rester en place, à suivre les explications en silence ou encore à respecter les règles de vie de la classe (lever la main et attendre qu'on lui donne la parole, écouter ses camarades, etc.). Au cours de ce stage, j'ai également appris que cet élève de sept ans s'était beaucoup assagi en arrivant en troisième année. En effet, l'année qui la précédait était remplie de défis : Pierre courait

partout dans la classe et dans le bâtiment scolaire lorsqu'il était contrarié, il hurlait de toutes ses forces lorsqu'il ne trouvait pas de termes pour exprimer sa colère, il frappait ses camarades, etc. Cette année, avec le changement de routine ainsi qu'avec son traitement médical, Pierre n'est plus autant dissipé.

Cependant, lors d'une leçon que je donnais à l'ensemble de la classe en culture des religions, j'ai dû rappeler à l'ordre deux fois Pierre et sa camarade de table Lucie, qui ne cessaient de s'embêter. Après une courte durée de répit, alors que je me concentrais sur une question d'un élève, j'ai entendu un gros bruit suivi de pleurs et d'affolement des élèves. Lucie pleurait, se tenant la tête par terre pendant que Pierre cachait la sienne entre ses bras, face contre la table. J'avais quelques secondes pour improviser mon intervention en prenant en compte Lucie, Pierre ainsi que le restant des élèves qui, entre temps, s'étaient levés pour observer la scène de plus près. Mon temps de réaction devant être court, j'ai décidé d'agir en m'occupant principalement de Pierre; il avait de la peine à contrôler ses réactions face à des situations qui le déplaisaient.

J'ai alors demandé à tous les élèves de retourner à leur place en leur donnant une consigne

concise d'une tâche à effectuer, puis je me suis dirigée vers Lucie. Je lui ai proposé d'aller mettre de l'eau sur sa tête ainsi que d'en boire, puis je suis allée vers Pierre. Je me suis abaissée à sa hauteur et lui ai demandé des explications quant à l'événement qui venait de se produire.

Braqué, l'élève n'a pas levé la tête, ni émis un seul son. J'ai donc décidé de changer de stratégie et lui ai expliqué qu'un geste comme celui qu'il venait de produire – pousser quelqu'un – pouvait s'avérer dangereux et qu'il était préférable, voire obligatoire, de venir me voir s'il sentait qu'il perdait la gestion de ses émotions. J'ai ajouté que je n'allais pas le sanctionner pour son comportement cette fois-ci puisque nous n'en avions pas parlé au préalable, cependant, si un événement s'apparentant à ce dernier venait à se reproduire, les personnes concernées par le conflit, lui y compris, allaient être sanctionnés. Je me suis assurée qu'il avait assimilé les informations que je venais de lui donner en lui demandant de hocher la tête si mes explications avaient été claires pour lui : ce qu'il a effectué. Alors que Lucie revenait s'asseoir, j'ai proposé à Pierre d'aller se calmer dans le couloir en laissant la porte ouverte afin qu'on puisse garder un œil sur lui. Une fois calmé, il s'est installé au fond de la classe, seul à une table.

Cet événement m'a beaucoup marquée, puisque j'ai pu réaliser à quel point il pouvait être difficile d'être mis face à un événement qui ne nous laisse pas le temps de réfléchir à notre manière d'agir et de réagir. Le but est d'être rapide et efficace, afin de pouvoir le régler le plus vite possible, tout en faisant preuve d'empathie et de compassion.

« Je n'ai pas froid moi ! »

Nous sommes lundi soir et après consultation de la météo, je peux voir que le temps annoncé pour le lendemain n'est pas très réjouissant. En effet, les températures atteindront les -4 degrés Celsius et il devrait neiger jusqu'aux alentours des 17 heures environ. C'est alors qu'une question me trotte dans la tête. Est-ce que notre sortie en forêt organisée par notre Prafo va-t-elle quand même avoir lieu dans de telles conditions? Sa réponse ne me réjouit pas tant que ça : « Hello! Oui sortie maintenue, habillez-vous chaudement! » Je commence alors à me questionner quant au bien-être et à la sécurité des élèves... N'est-il pas dangereux de se promener en forêt lorsque les arbres sont couverts de neige? Comment marcher pendant plus de 3 heures avec de telles températures? Je finis par me raisonner en me disant que je me fais sans doute des films et qu'il faut relativiser.

Nous sommes mardi matin et comme toutes les semaines je me rends sur mon lieu de stage à Villars-le-Terroir, dans le gros de Vaud. Aujourd'hui, il fait très très froid. En effet, ma voiture indique -5° . C'est sans doute le jour le plus froid que nous ayons vécu en cette fin d'année 2022. Ayant écouté les conseils de ma Prafo, je me suis habillée en conséquence et j'ai même prévu un thermos de thé chaud pour pouvoir me réchauffer si besoin.

Il est 8h30, les cloches sonnent et nous allons accueillir les élèves dans la grande cour. Ils ont tous un grand sourire au visage et semblent excités par cette balade en forêt. J'ai également pu remarquer qu'ils étaient très bien équipés. En effet, les élèves sont habillés chaudement. La plupart d'entre eux sont en tenues de ski et portent de bonnes chaussures. Ils ont tous un bonnet, des gants et une écharpe. Cela me rassure et je me dis qu'au final, la veille, je m'étais peut-être inquiétée pour rien.

Je trouve le concept derrière cette balade en forêt très sympathique et innovateur. En effet, c'est un « petit Noël » pour les animaux. Chaque élève avait pour but d'amener un aliment pour décorer un sapin et de ce fait nourrir les bêtes. De plus, la Prafo a prévu de nombreuses activités tels que des chants de Noël, écrire des chiffres dans

la neige, lancer de boules de neige, confectionner des guirlandes en popcorn, etc...

Nous nous dirigeons gentiment en direction de la forêt. Le sol est couvert de plaque de glace. À de multiples reprises, nous évitons de justesse de chuter. Puis, il devient difficile de voir devant soi. La bise s'est levée et il commence à neiger. J'ai l'impression de marcher dans du blizzard. Nous commençons tous à ressentir le froid, cependant, je me tais et ne dis rien. C'est alors que ma Prafo s'exprime comme si elle pouvait lire dans mes pensées : « Si on a trop froid on peut toujours rentrer ! » Ses paroles me rassurent et je me dis que, peut-être, nous allons retrouver chemin plus vite que prévu, au vu des conditions météorologiques qui se dégradent.

Après une bonne trentaine de minutes de marche, nous arrivons en forêt. C'est alors qu'une élève accourt vers moi : « Maîtresse, maîtresse, Emma ne se sent pas bien, vraiment pas bien, elle pleure ! » Je me dirige vers la fillette qui est en pleurs. Ces joues sont toutes rouges. Elle se plaint de douleurs à l'oreille. Je vais donc informer ma Prafo qui semble agacée par la situation. Elle ne semble pas éprouver de compassion pour son élève et essaie également de la convaincre que ce n'est rien de grave. Nous continuons de marcher,

afin de trouver un endroit pour nous poser. Emma continue de pleurer à chaudes larmes. Avec mon co-stagiaire, on propose de ramener la fillette à l'école. Notre Prafo refuse, car d'après elle, si elle a pu aller mieux quelques minutes, peut-être qu'elle pourrait tenir le coup jusqu'à ce qu'on soit rentré de la balade. Son discours me choque, je suis outrée. Étant moi-même maman, je me verrai difficilement accepter ce genre de comportement auprès de mon fils. Emma se plaignant de plus en plus, notre Prafo décide alors d'appeler sa maman afin qu'elle vienne la récupérer. Il est hors de question qu'on rentre.

La situation commence à m'échapper. En effet, de plus en plus d'élèves commencent à se plaindre du froid. Ils ont tous les joues très rouges et le nez qui coulent. Certains d'entre eux toussent. La maîtresse leur répond : « Il ne FAUT pas avoir froid ! ». Je me pose alors la question quant au sens de cette phrase, qu'est-ce que cela veut dire ? Comment pouvons-nous ne pas avoir froid ? Mathias est assis par terre et pleure. Il a enlevé ses chaussures, car ses chaussettes sont mouillées et ça lui fait très mal. Je ne comprends pas pourquoi notre Prafo s'obstine à vouloir rester dehors dans de telles conditions. Je commence à ressentir de la colère et j'ai l'impression que je vais exploser et hurler : « Ça suffit, on rentre maintenant ! »

Cependant, craignant sans doute le jugement de ma Prafo, je me tais et je ne dis rien.

Par la suite, une élève se colle contre moi : «Maîtresse, j'ai très froid... Pourquoi on ne fait pas tout ça en classe, ça serait mieux!» J'essaie alors de lui apporter un peu de réconfort en lui disant que moi aussi j'ai très froid et que nous n'allons sans doute pas tarder. J'observe alors ma Prafo afin d'essayer de comprendre le pourquoi du comment. Pourquoi celle-ci s'obstine-t-elle tant à vouloir faire passer son propre plaisir avant la santé et la sécurité de ses élèves ?

Nous finissons par décorer le sapin avec tous les aliments que les élèves ont pu ramener de la maison. S'ensuit un moment de chant. Je me dis alors qu'enfin nous allons pouvoir rentrer et que notre supplice va enfin s'achever. Cependant, à ma plus grande stupéfaction, notre Prafo s'exclame : « Bon, allez jouer encore 5 minutes!» Elle sort alors son téléphone pour prendre de nombreuses photos de son chef d'œuvre. Par malchance, un des élèves a fait tomber quelques carottes qui se trouvaient sur le sapin, ce qui lui attirera les foudres de l'enseignante. C'est alors que je comprends : tout ce qui importait à la maîtresse, c'était d'amener son projet à bien que ce soit dans n'importe quelles conditions. Au risque de mettre la santé de ses élèves en péril.

Lorsqu'enfin notre Prafo eu pris la parfaite photo de son sapin de Noël, elle nous annonça que nous pouvions rentrer. Je ne sentais plus mes pieds, ni mes doigts. « En tout cas je n'ai pas froid moi, je resterai bien encore un moment ! » s'exclama ma Prafo avec un regard sournois. Je n'y croyais ni mes yeux ni mes oreilles ! Quel culot !

Je ne suis pas du genre à croire en Dieu, mais croyez-moi que sur le chemin du retour, j'ai prié à de multiples reprises d'avoir assez de force pour pouvoir faire avancer mes deux jambes, car je ne les sentais plus. Je n'avais jamais ressenti une telle douleur.

Cette matinée m'aura fait ressentir de multiples émotions et surtout m'aura ouvert les yeux quant à l'enseignante que je souhaite devenir. J'ai également pu me poser de nombreuses questions concernant l'attitude de notre Prafo... Qu'aurai-je fait à sa place ? Comment aurai-je réagi dans cette situation... Sans doute, j'aurais privilégié la sécurité et la santé de mes élèves ainsi que leur plaisir avant tout, car il faut agir de manière éthique et responsable dans l'exercice de nos fonctions. De plus, je me vois très mal mener à bien une activité qui est un supplice pour les élèves. Il aurait été donc plus judicieux

de repenser sa séquence d'enseignement, toujours sur le même thème de Noël, mais déroulé dans un contexte différent, propice aux apprentissages, et qui aurait également procuré de la joie aux élèves.

Un juste équilibre

Alessia est une élève dans ma classe de stage de 5H à La Chiésaz. Elle est ukrainienne. Alessia ne parle pas beaucoup; elle dit quelques mots comme « bonjour », « merci », « oui », « non », mais ne peut s'exprimer avec des phrases. Elle se sert également des gestes et des sons pour se faire comprendre. L'enseignante utilise beaucoup de supports visuels en général pour tout le monde, ce qui aide aussi Alessia qui a besoin de plus de support visuel que les autres. Pour expliquer les tâches plus complexes à Alessia, l'enseignante emploie une application de traduction « Say hi », qui retranscrit ce que l'on dit et qui répète à voix haute et à l'écrit dans la langue choisie. En général, Alessia acquiesce de la tête pour montrer qu'elle a compris, ou alors elle pose des questions en ukrainien aussi via l'application. Selon les cas, ce n'est pas très grave si Alessia ne comprend pas la consigne.

Par exemple, pour la réunion des parents, les élèves devaient se dessiner en train de pratiquer leur futur métier, et Alessia a dessiné un *minion*³ à la place. Il s'agit peut-être d'une mauvaise traduction de l'application, mais l'enseignante a décidé de ne pas insister et de la laisser dessiner ceci.

Indirectement, tous les élèves de la classe sont également impliqués et jouent un grand rôle dans l'intégration d'Alessia dans la classe. De ce que j'ai pu observer, ils lui expliquent les tâches en utilisant des mots simples et des gestes. De septembre à octobre 2022, j'ai déjà pu constater des signes d'amélioration chez Alessia, car elle s'implique aussi et fait l'effort d'essayer à parler le plus possible avec les enseignantes et les autres élèves.

Je trouve que ma PraFo arrive très bien à gérer la situation. Elle a placé Alessia à côté d'une élève qui arrive à lui expliquer les tâches si elle voit qu'Alessia n'a pas compris. En utilisant l'application, l'enseignante peut lui expliquer des choses qui ne sont pas explicables avec des gestes. Elle la prend de temps en temps à son bureau pour pouvoir effectuer des exercices avec elle. Si j'étais à la place de ma PraFo, je pense que j'aurais également utilisé cette application de traduction. J'aurais

³ Petite créature jaune que l'on retrouve dans le film « Moi, moche et méchant ».

également pris plus de temps avec Alessia pour effectuer certains exercices, de maths par exemple. Il ne faut tout de même pas oublier les autres élèves qui ont aussi besoin de notre attention ; la difficulté consiste donc à trouver un juste équilibre entre, le temps donné à cette élève qui en a besoin pour qu'elle puisse s'améliorer de manière autonome et l'attention dédiée aux autres élèves pour qu'ils ne se sentent pas mis à l'écart.

Personnellement, j'aurais pris aussi du temps pour expliquer à la classe en quelques mots l'actualité en Ukraine, car c'est une triste réalité et c'est la raison pour laquelle Alessia et beaucoup d'autres enfants et familles ont dû quitter leur pays.

Collaboration

Isaac, l'un des élèves de ma classe de stage de 4P, âgé de 8 ans, est suivi depuis ses 3 ans par une logopédiste pour des troubles de l'articulation détectés à la garderie. Ce suivi a pris fin quand il a commencé l'école. Au grand étonnement de la thérapeute, les parents ne voyaient plus l'utilité de cet accompagnement. Les enseignantes actuelles suspectent un déficit de l'attention et des troubles du spectre autistique. Depuis la 3P, elles voudraient faire un bilan élargi 360° afin de le diriger chez un neuropsychologue, mais cette proposition est restée à ce jour sans suite, car les parents n'en voient pas le sens. Ils refusent également l'aide en classe, car selon eux, Isaac deviendrait dépendant, comme c'était le cas en 1-2P quand il bénéficiait d'une aide à l'intégration, et ils estiment que c'est sans aide qu'il pourra devenir autonome.

De mon côté, j'ai remarqué que la sensibilité d'Isaac à la perception du monde qui l'entoure et sa curiosité lui permettent d'accorder de l'importance à chaque détail et de ce fait, il connaît bien son environnement et se repère facilement. Grâce à cela, il a toujours beaucoup de choses à raconter, même si ce n'est pas toujours en lien avec le sujet du moment, et prend plaisir à évoquer ses sentiments, ainsi qu'à parler librement dans ses interactions avec le reste de la classe. Il fait de son mieux pour respecter les règles et gère bien les commentaires verbaux des enseignantes et des camarades. Isaac a la capacité de se dépasser lors d'un test ou d'une situation de défi, alors qu'en situation ordinaire, pendant les exercices, il est facilement distrait et peine à avancer dans son travail et à garder son attention. Le simple fait de rester vers lui, de l'encourager et le féliciter contribue à sa concentration et à sa persistance dans les tâches.

Le cercle familial qui ne voit pas la pertinence de faire un bilan élargi est un obstacle de taille qui empêche d'obtenir de l'aide et des aménagements adaptés à ses besoins, afin de lui permettre de réaliser le même programme que les autres élèves et de pouvoir participer à toutes les activités de la classe. Ce bilan permettrait également de pouvoir le diriger chez un spécialiste. Ces derniers temps,

sa maman, qui le soutient énormément pour les devoirs à la maison, se sent démunie et dit que c'est difficile, surtout au niveau de la lecture et du vocabulaire. C'est peut-être là l'occasion d'ouvrir une petite brèche pour proposer à nouveau de faire un bilan.

Cette situation me questionne énormément sur l'aspect éthique, notamment sur les valeurs du bien-être de l'enfant, de l'équité et l'égalité des chances, du partenariat école-parents, de l'autonomie parentale et du respect de la diversité. En effet, les écoles ont pour mission d'assurer le bien-être et le développement scolaire, social et émotionnel de leurs élèves. Selon l'un des principes fondamentaux du code de déontologie du SER (2018), l'enseignant se doit de placer l'intérêt de l'enfant au centre de ses préoccupations.

En tant qu'enseignante et enseignant, il est de notre responsabilité de s'assurer que chaque élève ait la possibilité d'apprendre et de se développer, ainsi que d'offrir des chances égales à tous les élèves. Lorsque les parents refusent tout soutien, cela peut nuire au bien-être de l'enfant et entraîner des inégalités dans les résultats scolaires. Les écoles et les parents sont encouragés à travailler en partenariat pour soutenir le développement de l'enfant, et si cette coopération est mise en péril, cela peut compromettre la capacité de l'école à

fournir un soutien efficace. Il est également essentiel de respecter l'autonomie des parents et la diversité de leurs valeurs et pratiques familiales, tout en s'efforçant de trouver un équilibre avec la nécessité de garantir l'accès à chaque enfant à une éducation de qualité.

Dans le cas d'Isaac, les enseignantes font de la différenciation pédagogique pour lui permettre d'entrer dans les apprentissages scolaires. Elles font également preuve de patience en étant présentes pour lui, en créant un lien de confiance avec lui, en créant un environnement de classe ouvert, bienveillant et inclusif et en l'accompagnant, afin qu'il se sente soutenu, valorisé et encouragé. Toutefois, je ne suis pas certaine que cette pédagogie différenciée soit suffisante pour permettre à Isaac de vivre des réussites sociales, scolaires, et avoir confiance en lui. Peut-être qu'il serait préférable de mettre en place des aménagements, voir des adaptations pour l'aider.

Le dilemme éthique qui émerge est de se demander si nous ne devrions simplement pas nous dire que les parents refusent de l'aide parce qu'ils ont confiance en leur fils, croient en lui et faire pareil, tout en leur faisant savoir que nous sommes là, que nous les soutenons et que nous pouvons leur proposer des solutions s'ils le désirent ou au contraire réagir, ne pas rester sans

rien faire et nous référer au cadre légal, afin que la situation puisse évoluer.

De mon point de vue, il est primordial de collaborer étroitement avec les parents et de maintenir une communication ouverte et transparente avec ces derniers pour connaître leurs préoccupations et leur expliquer les bénéfices des aménagements proposés. Il est crucial de les écouter attentivement et de tenter de comprendre leurs points de vue. La prise en compte de l'avis des professionnels de la santé et de l'éducation est fortement recommandée lors des discussions sur les besoins des élèves et l'impact potentiel sur leur bien-être et leur droit à recevoir une éducation adéquate, adaptée à leurs besoins et à bénéficier des aménagements nécessaires.

Il est important de traiter ce genre de situations avec tact et sensibilité, en reconnaissant les droits et les responsabilités de toutes les parties impliquées. Dans le but de trouver tous ensemble des solutions qui respectent à la fois les droits de l'enfant et ceux des parents, tout en considérant leurs préférences, la collaboration entre les différents intervenants est d'une importance capitale.

INVITÉ.E.S

Chemins de vie (Anecdote, du haut de mes cinq ans)

C'était nouveau.

Dans ce petit village situé au pied du Jura, qui ne comptait, en l'an de grâce 1973, qu'environ 800 habitants, les enseignants de l'école n'avaient pas l'habitude d'accepter que les gauchers écrivent de la main gauche.

Du jamais vu.

Jusqu'alors on exigeait que les gauchers utilisent la main droite, comme tout le monde.

Nous entrions en classe pour la première fois. Une maman s'approcha de la maîtresse, et mes jeunes oreilles entendirent :

- Ma fille est une vraie gauchère, et je demande à ce qu'elle puisse écrire de la main gauche, et qu'elle ne soit pas forcée à écrire de la main droite.

Stupeur en mon cœur.

A la maison je n'avais jamais été considérée différente des autres. J'avais régulièrement eu quelques problèmes avec mes jolis petits ciseaux rouges. Lorsque je découpais dans le papier, je demandais à mon frère, de deux ans mon aîné :

- Pourquoi est-ce que mes ciseaux ne coupent pas aujourd'hui ? Ils coupaient si bien hier ?

Il me répondait, toujours sur le même ton patient :

- Change de main.

En changeant de main, je retrouvais le plaisir de découper dans le papier. Ha, ha, ha, quelle satisfaction ! Il est vrai que ma Grand-maman paternelle avait, à plusieurs reprises, empoigné un journal sur sa pile de journaux, l'avait ouvert, et, avec un crayon jaune, avait balaféré le journal de cercles répétitifs - qui représentaient l'écriture - en m'expliquant que c'était de cette main - la et non de l'autre qu'on écrivait.

Or, à la maison, ni mon père et ni ma mère ne me tenaient de tels propos. Je ne ressentais donc pas le besoin de prêter une grande attention à ce que ma Grand-maman essayait de me faire comprendre. C'était bien la première fois, en entrant en classe, que je sentais que quelque chose de ma personne était inacceptable.

Plusieurs semaines s'écoulèrent sereinement avant que la maîtresse me proposa de sortir de la classe pour jouer au ballon avec elle dans les couloirs de l'école. J'étais si ravie d'une telle proposition que je me suis donnée corps et âme pour faire de mon mieux et rattraper la balle tantôt avec une main et tantôt avec un pied.

Après cinq minutes de jeu, elle conclut :

- Très bien, Floriane, tu as pratiquement rattrapé chaque fois la balle avec ta main ou ton pied droit, je te demande, maintenant, d'écrire une page entière dans ton cahier d'écriture : de la main droite.

Je me suis sentie eue, naïve. J'avais cru un instant que la maîtresse voulait réellement jouer au ballon avec moi. Ce n'en était rien. Elle avait déguisé son intention derrière la proposition d'un jeu. En mon cœur j'ai répondu :

- Celle-là, elle ne m'aura pas comme ça.

J'ai pris mon cahier d'écriture que je chérissais tant. Je l'ai ouvert à une nouvelle page, et j'ai décidé au fond de moi :

- J'écrirai cette page avec la main droite, et je l'écrirai le plus mal possible. Ce sera la seule vilaine page de mon beau cahier d'écriture. C'est dommage, mais je supporterai d'avoir

une horrible page, la seule, puisque la maîtresse me demande de l'écrire de la main droite.

La maîtresse en tira ses conclusions et ouvrit le chapitre des deux premières gauchères de l'école le jour même. J'écrirai désormais en toute liberté!

Floriane Dioguardi-Bourgeois

Atelier d'écriture

La Mer de Glace

C'est un vendredi matin du janvier 2022 au Collège Michel Servet à Annemasse. Nous sommes en train de travailler sur le thème du réchauffement climatique avec une classe de cinquième de vingt-huit élèves âgés entre douze et treize ans. La majorité ont perdu confiance en eux. Ils ont eu très peu de leçons de sciences l'année précédente. Comme d'habitude, je fais l'appel et je leur demande comment ils vont.

Ensuite, je montre une image de la Mer de Glace projetée au tableau et demande aux élèves ce que c'est. Plusieurs doigts se lèvent, je dois donc en choisir un premier. Ylan répond :

– C'est un glacier madame.

Un autre dit :

– C'est de la neige.

Et un dernier murmure :

– Ce sont des cailloux.

Il n’y a ni titre, ni date, juste l’image. Je montre une deuxième photo, à côté de la première avec les années d’écart spécifiées en-dessous. Dyclan lève la main et dit :

– Je ne comprends rien.

J’explique alors à tous que c’est en effet un glacier et qu’il se situe dans la région de la Haute Savoie. Personne ne trouve, alors je les informe que c’est la Mer de Glace à Chamonix. Dyclan relève la main pour demander :

– Mais madame, comment ils font pour respirer dans la glace les poissons ?

– Je ne m’attendais pas à cette question.

Quelques élèves explosent de rire, je dois intervenir pour que le calme se réinstalle :

Ne riez pas, Dyclan cherche à comprendre, je vous invite chacun à faire de même.

– Je poursuis en expliquant :

– « La Mer de Glace » s’appelle ainsi car le glacier a effectivement une certaine ligne qui s’apparente au mouvement des vagues dans les océans. Ce n’est néanmoins pas une « mer » comme vous le concevez, c’est en réalité de la glace. Ce que je vous présente ici sont deux images prises à vingt-deux ans d’intervalle.

Par la suite, je leur fais observer une autre image projetée au tableau, celle d'un bloc erratique à 200 km de la ville de Lyon qui me permet d'introduire l'idée que les glaciers occupaient une surface plus importante dans le passé. La question se pose alors : comment un glacier pouvait se trouver près de Lyon dans le passé ?

Je présente ensuite un petit documentaire sur les forages groenlandais, expliquant que c'est la méthode plus commune utilisée par les scientifiques pour obtenir des carottes de glace permettant de reconstituer les climats passés. Je termine par un dernier document sous forme de graphique : une alternance de périodes glaciaires et interglaciaires ; expliquant que la période actuelle est une phase de réchauffement.

Après cet accompagnement dans l'étude de documents que j'ai trouvé dans un manuel de sciences de la nature, j'annonce le travail de groupe qu'ils auront à entreprendre, en s'aidant les uns et les autres, et que ce travail est évalué. Je laisse les élèves se mettre en groupe, mais lorsque je m'aperçois que toutes les « têtes de classe » se retrouvent dans le même, mes jambes m'amènent vers eux pour leur expliquer que je vais devoir réorganiser un petit peu les groupes.

Je suis surprise qu'ils ne contestent pas et qu'ils continuent de travailler avec bienveillance.

L'équipe bleu travaille sur le blanchissement des coraux; l'équipe jaune sur la fonte des glaciers et l'équipe violette sur la déforestation. Chaque équipe doit, à l'aide de documents que j'ai choisis au préalable dans un manuel de sciences de la nature, établir une hypothèse sur la cause des situations présentées et les conséquences. Il leur faudra établir des affiches en expliquant leurs résultats à la classe sous forme d'exposé en groupe.

Vers la fin de la séance, je leur montre un graphique qui expose la température moyenne dans la Vallée de Chamonix au courant de ces trente dernières années. Les élèves sont volontaires pour exprimer leurs premières trouvailles, notamment Dyclan qui dit non sans fierté :

– Ah! Madame! J'ai compris! C'est pour nous montrer que les glaciers fondent à cause la chaleur.

Je réponds, incitant ses camarades à applaudir :

– C'est très bien Dyclan, je suis fière de toi!

Je circule au sein des groupes et je m'assois avec eux. Je me sens bien.

Ce travail de réflexion a permis chacun de développer le sens critique et d'analyse ainsi que d'identifier ses forces grâce à la collaboration au sein de chaque groupe. À la fin de la séance, chaque groupe a présenté à l'oral son affiche.

Laura Malaguti
Candidate VAE

Exister !

De grands murs entouraient une petite fille agile et fragile, bien éduquée, curieuse de découvrir le monde de l'école. Ses sœurs avaient quitté cet univers joyeux et triste, de lumière et de pénombre. Elles étaient devenues des mères, des maîtresses.

Bien des années plus tard, la petite se souviendrait du jour où elle préparait une pièce de théâtre avec ses amies. Soudain, une ombre s'était approchée, l'avait prise par la main et, sans explication, l'avait sortie du groupe en disant : "Tu restes avec moi". Son visage d'enfant avait posé mille questions, en vain. Le sentiment d'avoir été écartée sans raison resterait gravé dans son cœur.

L'ombre, vêtue d'une tunique noire, portait aussi une cloche qui annonçait la fin des récréations. Les élèves devaient se ranger en silence,

sinon la cloche résonnait au-dessus de leurs têtes. C'est ainsi que par la force, la tunique noire s'est fait une place dans leurs vies.

Maintenant âgées, elles peuvent rire de la douleur, de la honte et de l'humiliation subies.

La petite fille se souvient de la nonne, enseignante de psychologie, qui avait une voix douce, un regard paisible, une personnalité bienveillante, toujours à l'écoute de ses élèves. Chacun de ses mots accompagnés d'un sourire envoyait l'image de l'ange qu'on aimerait tous avoir, mais elle ne la regardait pas.

La petite fille se demandait ce qui était le mieux : exister pour l'ombre ou ne pas exister pour l'ange ?

Il lui revient en mémoire l'enseignante qui avait la maîtrise de la classe et donnait le cours de géométrie. Elle était l'expression en âme et en corps d'une vraie jeunesse. Elle communiquait facilement avec ses jeunes élèves. Elle les aimait ! Son regard et sa présence entière étaient un sourire accueillant. Un jour, la petite fille est arrivée en retard à l'école, elle n'avait pas donc le droit de rentrer en classe. Elle s'est mise à côté de la porte d'entrée pour écouter le cours de géométrie. La pauvre maîtresse, celle qui portait un sourire permanent, souffrait de la voir au seuil de la porte

et, s'adressant à la classe, elle a dit: « Ce sont les ordres de ma supérieure, je n'y suis pour rien. » La petite fille s'est sentie exister! Cette nonne percevait dans son cœur la présence de l'élève et sa justification devant la classe redonnait sa place à la petite fille restée à la porte.

La structure de cette école était physiquement divisée en deux: la partie la plus grande accueillait l'école privée et la partie la plus petite, l'école publique à laquelle elle appartenait. Les deux écoles étaient dirigées par la même congrégation religieuse. On partageait les mêmes enseignantes-sœurs, la même chapelle, le même dogme, les mêmes croyances, mais on ne partageait pas le même sol. Bizarre, n'est-ce pas? Mais c'est comme cela qu'était conçue l'école. Un mur qu'on ne pouvait traverser séparait les deux parties. Elle avait découvert la porte interdite qu'elle traversait au moment de la récréation pour constater que les filles de l'école privée étaient comme elle, qu'elles n'avaient rien d'étrange ni de différent; ensuite, avec grand plaisir, elle retournait au milieu des bruits à la cour de récréation pour continuer à jouer, à rire et à sourire à la vie!

La dernière année d'école, un concours était lancé par le gouvernement du pays à tous les écoliers à l'occasion de la commémoration des 100 ans de la guerre entre le Pérou et le Chili.

Toutes les écoles y participaient. Elle n'oublierait jamais le jour de la remise de prix.

Dans cette école de nonnes, toutes les élèves devaient jouer lors de la récréation ; elles n'avaient pas le droit de lire ni de rester assis dans un coin et parfois, les Sœurs elles-mêmes jouaient avec elles. À la fin de ce moment joyeux, la coutume était de se mettre en cortège pour écouter le message du jour de la directrice, avant de retourner en classe. Après la récréation, la petite fille arrivait souvent la dernière sur les rangs du cortège de la classe. Le jour où la directrice allait annoncer le nom de l'élève qui avait gagné au concours et qui représenterait l'école au niveau national, elle était en train de sécher ses joues de l'eau qui avait rafraîchi son visage, quand tout à coup, elle entendit son nom. D'abord paralysée, elle s'est vite reprise pour courir entre les rangs afin d'arriver vers l'estrade. Elle se sentait porter la flamme olympique pour enfin recevoir des mains de la directrice une image de la Vierge Marie comme prix. C'était un moment glorieux qu'elle n'oublierait jamais. Tous les regards étaient braqués sur elle ; malgré le temps et ses cheveux blancs, elle porte encore dans son cœur les sourires solidaires et complaisants de ses camarades de classe.

Le vendredi était un jour spécial, le jour du Seigneur, du recueillement autour d'une messe. Moment de silence, de chants, de prières et d'apaisement de l'âme. Placée face à la Vierge, la petite fille ne pouvait pas se permettre de regarder ailleurs : pour une fois elle ne doutait pas que lors de cette rencontre hebdomadaire, elle existait pour Dieu...

Rita Marquez Keller

Atelier d'écriture

Du hockey à la méditation

La rentrée 2022 s'annonce pleine de défis. En effet, en raison de travaux sur le site, la salle ACT se trouvera dans un autre collège. Je devrai donc chercher les élèves au collège provisoire de la Barre et les amener au collège de la Colline et ensuite les ramener à la Barre. Ces trajets nécessiteront environ 30 minutes de marche. Il faut savoir que la première semaine de classe est un moment spécial, auquel je tiens tout particulièrement.

Nous établissons les règles de vie en classe et nous répartissons les responsabilités par le biais d'un vote. J'accorde une certaine importance à ce premier échange, car le lien que nous établissons est appelé à durer. Ensuite, je présente notre programme de cours, distribue les boîtes de couture numérotées à chaque élève et j'explique le contenu. Tout se déroule bien et les élèves semblent engagés dans le processus. Ils posent des

questions, touchent le matériel, se l'approprient complètement.

Dès la deuxième semaine, je constate qu'une partie de la classe de 5P est particulièrement agitée en entrant en salle. Ils parlent fort, rient entre eux et se taquinent. La transition entre le trajet et la salle d'ACT n'a pas été fluide. J'attends le calme devant la salle, mais ils ne me remarquent pas. Jusqu'à ce que je sonne ma sonnette de doigt. Ils me regardent intrigués et le silence s'installe. Je leur demande de revoir les règles de la classe et de réfléchir à celles qui conviennent à cette situation. Ils réagissent de manière proactive et participent à la discussion.

Ensuite, je demande aux élèves, comment ils se sentent de faire ce trajet tous les vendredis après-midi. Chaque élève, sans exception, est contrarié, considérant que cela représente un gaspillage de temps. D'autres élèves expriment également leur frustration à l'égard du comportement bruyant du groupe en question, car cela entraîne encore davantage de pertes de temps en classe. Je demande au groupe concerné ce qu'ils pensent du ressenti de ces élèves. Ils admettent ne pas être fiers de leur comportement et s'engagent à respecter l'espace et les règles de la classe tout en présentant leurs excuses pour leur comportement.

Le calme s'installe et je peux alors expliquer les consignes pour la fabrication de leur cahier ACT. La semaine suivante, je décide d'ouvrir la porte et de les accueillir à l'entrée pour m'assurer que les élèves entrent calmement. Cependant, malgré cette précaution, je remarque qu'Alessandro en particulier perturbe régulièrement la classe; il adopte un comportement conflictuel envers ses camarades, se rapprochant parfois physiquement d'eux de manière brusque et inattendue, et éclatant de rire bruyamment à des moments inappropriés. Il est très énergique et en même temps motivé lorsqu'il participe aux activités. Il a bien écouté les consignes à propos de la machine à coudre et de l'autoévaluation, mais au moment où je demande aux élèves de s'asseoir devant la machine, Alessandro pousse l'un de ses camarades. À ce moment-là, je lui rappelle que cette attitude est inadmissible dans l'environnement de la classe. Je lui demande de s'excuser et de se concentrer davantage sur ses tâches. Nous continuons le travail dans le calme. Cette fois mon alarme sonne et les élèves comprennent qu'il est temps de terminer gentiment ce qu'ils sont en train de faire. Chacun se concentre sur sa responsabilité.

Une fois la classe en ordre, nous nous préparons pour le retour. En arrivant au collège de la Barre, j'attends que les élèves montent jusqu'à

leur salle. Soudain, je remarque Alessandro qui vient de monter les escaliers, mais qui descend rapidement en courant, portant un énorme sac qui semble presque plus grand que lui. Il s'arrête à côté de moi et me salue avec politesse. Je lui demande où il se rend avec ce sac imposant, alors que nous marchons ensemble. Il me répond avec une grande excitation qu'il va au hockey. Une autre facette de sa personnalité se révèle devant moi. Je commence à comprendre une partie de son énergie débordante. Je décide de contacter l'enseignant de la classe d'Alessandro pour obtenir quelques renseignements supplémentaires. L'enseignant m'explique qu'Alessandro a tendance à adopter des comportements impulsifs et qu'il est suivi par une psychologue. De plus, il précise que sa maturité intellectuelle ne correspond pas à son âge. Avec ces informations en tête, je me demande comment mieux canaliser son énergie et gérer son comportement.

Lors de la leçon suivante, je laisse les élèves s'installer et retrouver le calme. Je demande alors à Alessandro de prendre ses affaires et de s'asseoir à côté de moi, afin de le superviser de plus près. Bien qu'il paraisse un peu contrarié, il accepte cette condition sans protester. Le cours commence et se déroule bien jusqu'à

ce qu'Alessandro me demande la permission d'aller aux toilettes. À son retour, il simule un « coup d'épaule » envers l'un de ses camarades, créant ainsi une perturbation dans la classe. Je réagis rapidement pour calmer les élèves et leur demander de reprendre leur travail. Après avoir rétabli le calme dans la classe, je quitte la salle avec Alessandro pour avoir une discussion privée, derrière la porte en surveillant le reste des élèves à travers la vitre.

Je réitère ma désapprobation concernant son comportement et lui fais prendre conscience des conséquences de ses actions, notamment le fait que je vais informer ses parents via son agenda à propos de son comportement inacceptable en classe. Ensuite, avec un ton plus calme, je lui explique que nous sommes dans une salle de classe et qu'il doit faire la différence entre la patinoire et l'école. Alessandro me confie qu'il ne sait pas pourquoi il réagit de cette manière, que c'est plus fort que lui et qu'il est tout à fait d'accord de s'asseoir à côté de moi pendant le cours, car il souhaite vraiment terminer son doudou. Je lui fais des compliments à propos de son choix de couleurs pour son doudou personnalisé et nous retournons en classe. Je considère cet échange comme plutôt positif, car l'envie de continuer l'activité est présente.

Le reste de l'après-midi se déroule sans incident et le cours se termine sereinement. Je suis consciente que cette situation nécessite une ressource supplémentaire. Il est nécessaire de créer un environnement d'apprentissage propice et apaiser les impulsions de l'élève. Je recherche donc des informations sur l'internet et je tombe sur un mémoire de fin de master de Anaïs Gasnier «L'impact de la pratique de la méditation sur la concentration des élèves». Cela me semble être une idée prometteuse, alors je décide de l'explorer. Je découvre une vidéo sur *YouTube* mettant en scène un poisson-lune³⁵ effectuant des mouvements de respiration, se gonflant (en inspirant) et se dégonflant (en expirant) tout en émettant un doux bruit d'eau, un son bien apaisant. Je décide d'ajouter cet exercice de respiration à notre routine dès le prochain cours. Je demande aux élèves de s'asseoir confortablement en demi-cercle devant l'écran. Je leur explique les étapes de l'exercice de respiration en soulignant les avantages de cette pratique : se calmer, améliorer la concentration et être dans le moment présent. Puis, je lance la vidéo.

Au début, quelques rires et plaisanteries éclatent, mais progressivement les élèves se familiarisent avec l'exercice, y compris Alessandro. Ainsi, un nouveau rituel s'installe dans notre

classe. Dès le début de chaque cours, avant toute autre chose, nous prenons quelques instants pour réaliser cet exercice ensemble. Au fil du temps, je constate des améliorations significatives. Pour Alessandro, j'ai pu remarquer que l'environnement a moins d'emprise sur lui et les conflits avec ses camarades ont considérablement diminué. Ce nouveau rituel a bénéficié non seulement à cet élève mais aussi à l'ensemble de la classe. Une fois la vidéo terminée, les élèves sont plus calmes et concentrés. Chacun prend conscience de sa responsabilité pour le bon fonctionnement de la classe et se concentre davantage sur son travail. Cela nous a également permis de gagner du temps. Je dois vous dire que le joueur de hockey reste fidèle à sa place à mes côtés, mais à présent, il parvient à canaliser son énergie de manière plus efficace pendant nos vendredis après-midi.

Luciana Ortega
Candidate VAE

Le sortilège

La cloche n'avait pas encore sonné. Sur nos visages effarés se lisait la stupéfaction doublée d'une terreur indicible. Pourtant, le cours avait commencé normalement, comme tous les jours, dans la moite torpeur d'une après-midi tiède de printemps, où mollement couchés sur nos tables, nos yeux cherchaient au dehors, par la fenêtre ouverte, l'espoir secret d'une échappatoire, scrutant l'horizon pour y découvrir au loin une distraction quelconque qui égayerait notre calvaire. Nous nous ennuyions à mourir, quelle souffrance! Mais que savions-nous de la mort, de la souffrance? Encore trois heures à rester assis : partition de musique, rédaction, soustraction, lois de l'attraction – les cours se mélangeaient dans nos têtes en une ronde infernale, terrible magma de données, d'injonctions, d'informations que rien ne venait interrompre mais qui nous laissaient

indifférents et apathiques. Du dehors, rien à attendre non plus. Par les vitres ouvertes, seul le bourdonnement têtue, entêtant et étrange des insectes troublait le silence et témoignait d'une activité toute naturelle. Et le vent, qui se levait gentiment, lentement, étrangement...

Alors devant nos yeux ébahis se produisit l'impensable.

Mlle Desbrosse qui, comme à son habitude, était arrivée en retard, avait posé sa vieille serviette en cuir de veau retourné sur le bureau et en avait sorti son livre à la belle couverture de cuir, prête à nous lire sa sempiternelle histoire. Le visage ridé, le regard vidé par trop d'années à répéter les mêmes choses sans être écoutée, elle faisait ce qu'elle savait, certes, mais ses mains tremblaient.

Tiens, c'est la première fois que nous le remarquons. Que lui arrivait-il? Et son chignon d'habitude si bien mis, sans une mèche rebelle grâce à une armada de pinces savamment appliquées donnait des signes de faiblesse et semblait dire: «Je vacille».

Elle aussi vacillait. Puis, elle se mit à sautiller d'un pied à l'autre, comme pour mimer une mauvaise danse folklorique. Tout à coup, d'un bond contraire à toute logique pour son âge, elle s'élança

et sauta sur la table pour se retrouver accroupie sur son bureau. Comment était-ce possible?

Telle une grenouille recroquevillée en gargouille médiévale, figée dans un affreux rictus qui nous fixait, les yeux injectés de sang, ses mains agrippaient le rebord du bureau pour ne pas tomber en arrière. Elle se métamorphosait...

Amusés, avides de divertissement, nous nous métamorphosions aussi, follement, captivés, délicieusement effrayés par cet horrible tableau, fascinés par tant de faiblesse et de laideur. Cette femme perdait la tête. Goguenards, nous la toisions, sans vergogne. Nous nous mîmes à gigoter et à nous invectiver tout frétillements de plaisir. Les cris fusaient d'un mur à l'autre. L'un criait, l'autre chantait ou sifflait... Tout devenait possible et nous dansions sur nos chaises.

Alors, un souffle gigantesque sortit de sa bouche ou plutôt de sa gueule car elle avait perdu toute apparence humaine, n'était-ce le livre qu'elle tenait toujours dans une main. De son regard halluciné, démente, comme possédée, elle balaya toute la classe. Et dans un long hurlement de bête, elle lança un « taisez-vous » retentissant, violent, désespéré, tragique. Quel enfer s'abattait sur nous? Quel être se tenait devant nous? Une folle ou un diable?

S'ensuivit un chahut digne des plus beaux charivari médiévaux. Les affaires, les cahiers, les stylos, tout disparut dans une folle bourrasque qui emporta la classe en un typhon infernal. Quand le calme revint-il? Nous ne saurions le dire... Emportés par notre tapage, nous avons perdu la notion du temps! Et Mlle Besbrosses, qui elle, avait disparu! Enfuie, la vieille, envolée, volatilisée, évaporée...

Par quel mystérieux sortilège avait-elle pu s'évanouir ainsi?

Peut-être n'avions-nous pas pris garde qu'elle s'était enfuie...

Le lendemain, une jeune remplaçante se présenta pour nous donner le cours, en lieu et place de Mlle Desbrosse qui, annoncée absente, ne revint jamais. La jeune femme élégante mais stricte portait des cheveux tressés en belles et longues nattes tenues par une armada d'épingles savamment appliquées...

Christine Isler
Atelier d'écriture

Du français et des crêpes

Aujourd'hui, nous sommes vendredi, mon jour préféré de la semaine. Bien sûr, le week-end approche à grands pas, mais la véritable raison de cette joie est la mise en pratique de ce que nous avons appris cette semaine. J'appelle ça les «vendredis-ateliers.»

Avant de rentrer dans le vif du sujet, une petite mise en bouche s'impose :

Je suis enseignante de Français langue Seconde, mais je me considère avant tout comme un sherpa. J'accompagne mes apprenants dans la découverte de la langue française et j'essaie d'établir un itinéraire sur et sécurisant. Après plusieurs années de pratique, de réussites et d'échecs, entreprendre cette découverte du français sans moyens linguistiques de base n'est plus un problème pour moi. À présent, je me moque bien de cette fameuse «barrière de la langue» ! La communication humaine

peut prendre bien des formes et ma préférée est sans aucun doute la cuisine!

C'est une langue universelle, qui remonte à des temps immémoriaux. Nous pouvons tous communier à travers ce besoin si simple, si rudimentaire mais tellement fédérateur!

L'universalité étant une chose, il faut tout de même être en mesure de l'intégrer à une séquence didactique efficace. C'est dans cette optique que la langue française devient un médiateur entre mes élèves et le plaisir de partager.

Pour un cours de cuisine réussi: J'ai besoin de plusieurs ingrédients:

1. Connaitre les habitudes alimentaires de chacun (tabous alimentaires ou allergies).
2. Maîtriser les outils linguistiques utiles pour cuisiner (vocabulaire des aliments, utilisation de partitifs, les verbes de la cuisine et leur utilisation à l'impératifs).
3. L'accord de ma hiérarchie.
4. Un lieu propice pour cuisiner et pour se régaler.

Malheureusement, mon école ne dispose pas de locaux pour faire de la cuisine. Il faudra composer avec les moyens du bord! Qu'importe! Je suis sûre que cette expérience sera fructueuse! Nous avons si souvent parlé des plats traditionnels

de leurs pays d'origine : Kabooli Palaw, Patacones, Bortsh, Biryani, Encebollado, Baklavas... Je sais qu'ils sont gourmands et je sais aussi que très peu prennent de petit-déjeuner avant de venir en classe. Les conditions me semblent donc rassemblées.

C'est décidé, vendredi 20 janvier, les Auspices me seront favorables et nous ferons des crêpes!

Lundi 16 janvier. Nous commençons la semaine et je leur annonce les réjouissances de cette semaine. Mon enthousiasme est à son comble. Je m'attends à une salve d'applaudissements, des cris de joie et des débordements de gratitude, je vois déjà mon nom inscrit au Panthéon des profs inoubliables...mais...patatras...rien. Mais mon auditoire reste pantois...aucune réaction. Rien, nada.... Ils semblent indifférents à ma brillante idée. Suite à cette absence de réaction, mes pensées se bousculent et s'entrechoquent dans ma tête...

«Ai-je pris mes propres intérêts pour les leurs?»; «Suis-je en adéquation avec leurs besoins et mes objectifs?»; «Pourquoi n'ont-ils aucune réaction?».

À ce point de l'histoire, je n'ai aucune idée de ce qu'il se passe... Cependant, je suis une femme obstinée, mon instinct me dit de persévérer. Il y a

quelque chose de latent. Une chose en sommeil. Je dois la faire émerger.

Peut-être, cette dernière période du lundi est la raison de leur léthargie... la fatigue est peut-être responsable de l'apathie de cet après-midi...

Advienne que pourra. Je suis lancée, je ne suis pas du genre à abandonner. Je suis convaincue de la valeur pédagogique de ma séquence!

La semaine s'est donc déroulée selon le programme initial. J'ai utilisé différents supports pour les familiariser avec «le français des recettes». Mon objectif étant que mes élèves puissent comprendre et préparer des crêpes sur la base d'une vidéo que j'ai réalisé chez moi. Nous avons fait une compréhension orale, nous avons travaillé l'impératif grâce à «Jacques a dit», nous avons utilisé des photos de personnes ayant des comportements jugés étranges pour avoir l'occasion de donner des ordres... Nous avons rempli mon frigo avec «du beurre, de la confiture, des bananes, des œufs et de l'eau». Puis, ils m'ont écrit des messages pour aller faire des courses car ils étaient malades. En somme, ils ont accumulé un certain nombre de compétences linguistiques pouvant être transposées dans une tâche réaliste. De mon côté, les dispositions étaient prises: ma

doyenne était informée, ma crêpière prête, les ingrédients dans ma classe, ma vidéo bouclée et mon support papier préparé! Une journée mémorable s'annonçait.

Vendredi 20 janvier 2023. 09h du matin :

Chakib et Enrique arrivent en premier dans notre classe qui, pour l'occasion a subi quelques modifications: les tables ont été regroupées en un îlot central, douze chaises l'entourent. Mes deux élèves semblent médusés...Ils m'interrogent. Pourquoi la disposition de la classe a-t 'elle été modifiée? Ou doivent-ils s'asseoir... Je leur propose de s'installer à leur convenance, l'essentiel est d'être face au tableau. Progressivement, les autres élèves arrivent...tous sans exception sont perturbés par la nouvelle disposition de la classe et par mon mystérieux silence. Aucun ne fait le rapprochement avec la discussion transformée en monologue du lundi ou le contenu du cours de cette semaine...

09h15, le groupe est presque au complet. Sami arrive en retard, mais il est tout aussi étonné que ces camarades. Ils ne parlent pas beaucoup ce matin-là, ils sont dans l'observation. C'est là que ma mission commence: J'ai 45 minutes pour qu'ils deviennent des as des crêpes et ce en français!

Je leur annonce les objectifs de la matinée : Comprendre une vidéo de recette française, restituer les éléments clés de celle-ci et renforcer l'utilisation de certains verbes du premier groupe.

Nous commençons la première tâche :

Je leur demande de regarder la vidéo et répondre aux questions.

Premier étonnement en regardant le support :

– Est-ce que c'est votre maison, Madame ?

Je leur réponds par l'affirmative. Certains regardent avec plus d'attention.

On dirait que Sami est hypnotisé... Ses yeux ne quittent plus l'écran.

Deuxième étonnement : Je suis la narratrice de la vidéo. Ils entendent ma voix... Finalement après toutes ces péripéties, la magie prend vie et se déploie ! Il était temps... !

Immédiatement, la vidéo nous a transportés hors de la salle de classe afin de rejoindre ma cuisine au 58 rue de Genève afin de m'écouter raconter la préparation de ces crêpes que j'aime tant... Pendant 45 minutes, nous ne cessons d'opérer des allers et retours entre ma cuisine et notre salle de classe. C'est un instant de grâce, il me semble que nous sommes hors du temps.

Le minutage était serré mais suffisant. Nous avons une période pour comprendre la vidéo et les contenus lexicaux et grammaticaux s'y rattachant. Les deux périodes suivantes devaient être consacrées à la préparation et la dégustation.

Nous nous sommes mis sans tarder à la tâche : Nous avons travaillé sur les partitifs puis les quantités et nous avons pris le temps de parler de certains verbes : verser, mélanger, retourner, etc.

Certains n'ont pas compris le mot : « fleur d'orange ». Je ne me suis pas attardée dessus, sachant qu'ils allaient en faire l'expérience olfactive et gustative.

L'heure fatidique de la pause approchait. Le temps était venu de leur annoncer très clairement la suite des réjouissances...

– Après la pause, nous allons faire des crêpes.

Pour être sûre qu'ils comprennent j'ai joint le geste à la parole en sortant mes ingrédients... Il serait malhonnête de ma part de ne pas mentionner l'immense bonheur que j'ai éprouvé en voyant leur étonnement et les onze sourires qui se sont dessinés sur leurs visages. Un moment de joie inoubliable. Même Artom qui, habituellement refuse de coopérer et de participer trépignait. Sami n'a pas voulu aller en pause et à proposer de commencer sur le champ.

Ainsi, nous nous sommes lavé les mains et nous avons nettoyé notre ilot. La répartition des tâches s'est faite naturellement et de manière équitable. La mise en scène fut parfaite: chaque membre du groupe trouva sans difficultés un rôle à jouer. Cette répartition des rôles fut harmonieuse et pris en charge par les élèves eux-mêmes. (Notons toutefois qu'Enrique s'est montré très peu investi dans la préparation des crêpes, mais a été très engagé sur la phase de dégustation.) Certains ont pesé, d'autres ont mélangé, tandis que d'autres ont manipulé la crêpière, ou encore ce sont assurés de garder notre ilot propre. Chacun a pu trouver une place. Durant cette phase, j'observé. Je les ai laissés prendre des décisions et gérer l'organisation de notre dégustation. La situation était d'ailleurs tenue d'une main de fer par un groupe soudé à travers un objectif commun. Dans mon souvenir, je ne suis intervenue directement qu'une fois: Parler de fleur d'Oranger. Cette saveur si chère à mon cœur. Mes élèves ukrainiens m'ont parlé des blinis: «Les pancakes d'Ukraine», Zeynep, une élève turque, a partagé un souvenir de cuisine, là-bas...avec sa maman. Chakib a dit qu'il pourrait faire une entorse à son jeune intermittent parce que la vanille «ça sent vraiment bon»!

Sami n'a rien dit, il est resté en retrait... triste et lointain. Nous avons tous mangé, nous

avons tous parlé et nous avons tous ri. La valeur du partage est au cœur de notre groupe, et dans cet esprit, ils ont décidé de mettre de côté quatre crêpes pour le professeur de maths. Avec un peu de chance, il accepterait peut-être de raccourcir la durée de son cours!

À midi le cours prit fin, les élèves et moi avions le sourire. L'école embaumait la vanille et la fleur d'oranger. Mes élèves avaient plus d'assurance! Ils avaient réalisé quelque chose d'extrêmement symbolique sans mon aide. Cette autonomisation a pu se traduire concrètement car ils ont décidé quelques jours après d'écrire à notre doyenne référente et à notre directeur pour organiser une vente de crêpes afin de financer une sortie à la montagne.

Yasmina Belghith Selmi
Candidate VAE

La leçon de géographie en allemand

Nous sommes au début du chapitre cinq de la brochure d'allemand Geni@lclick qui aborde des notions de placement dans l'espace et de géographie. Mme R enseigne aussi la géographie et je lui confie cette fois le groupe de niveau 2, représentant la majorité des élèves. Je lui transmets donc les consignes avant le début du cours et, après avoir salué tous les élèves et les avoir faits asseoir, je rejoins la salle adjacente avec mon groupe.

Généralement peu motivés par l'allemand, mes cinq élèves sont fidèles à eux-mêmes en ce début de journée: ils n'apprécient guère de se déplacer, avec leurs affaires, qui plus est pour faire quelque chose qu'ils estiment inutile et difficile. J'avais déjà commencé le chapitre lors des cours précédent et j'avais enseigné les points cardinaux et comment situer une ville dans un pays ou dans une région.

Après avoir fait asseoir les élèves, j'allume le beamer et présente aux élèves une carte de l'Europe. Le regard des élèves s'éveille et les remarquent fusent lorsqu'ils réalisent qu'ils peuvent visualiser des pays ou des villes qu'ils connaissent, soit de nom, soit parce qu'ils en sont originaires. J'écris quelques phrases type au tableau noir, situé juste à droite de l'écran, pour rafraîchir la mémoire des élèves sur ce qu'ils ont déjà vu en classe. J'écris d'un côté les questions que je vais poser puis de l'autre les phrases-types des réponses que j'attends. Je leur présente oralement deux ou trois exemples en choisissant quelques villes et pays au hasard. Après quelques instants d'observation de la part des élèves, je commence à les interroger à tour de rôle en leur posant plusieurs questions :

- Was est die Hauptstadt von Frankreich? Quelle est la capitale de la France?
- Und wo liegt sie in Frankreich? Et où se situe-t-elle en France?

Au début, mes élèves s'impliquent peu, répondent à peine par un mot ou deux, regardent ailleurs. J'ai observé de longue date qu'il n'est pas très aisé d'enseigner pendant les premières heures de la semaine car beaucoup d'élèves ne sont pas encore vraiment « entrés dans leurs semaines ». J'entends par là qu'ils-elles peuvent être fatigués, pensifs ou tout simplement déstabilisés par le

retour à une position assise à écouter. De plus, je ne suis pas habitué à avoir ce groupe de niveau 1 le lundi matin car c'est ma collègue qui travaille avec eux d'ordinaire. J'ai l'intuition que cette période risque d'être très longue si rien ne change rapidement. Dans mon souvenir, il fait sombre comme un matin couvert en hiver, la salle n'est pas spécialement bien chauffée ni accueillante et tout cela ternit l'atmosphère du cours. Les élèves ont l'air fatigué-e-s et désintéressé-e-s, certains essaient de s'affaler sur leur table comme pour terminer une nuit probablement trop courte. Je m'empresse de capter leur attention en leur demandant avec humour s'ils ont passé un tellement bon weekend qu'ils n'ont plus d'énergie. Sur le moment, je doute que le choix de mon activité soit pertinent pour un lundi matin. Je commence à me dire qu'il aurait probablement été plus adapté de préparer des exercices de drill ou de révision pour commencer la semaine en douceur. En quelques instant, je parcours mentalement le manuel d'exercices pour trouver une solution d'urgence et sortir de ce marasme.

Puis je me ravise et choisis de ne pas céder si facilement à la morosité de mes élèves. Pour plusieurs raisons qui seront abordées dans l'analyse, je choisis de continuer cette activité mais j'adopte une autre stratégie. En effet, je demande à mes

élèves de me parler de leurs villes et de leurs pays d'origine au travers de ces phrases types. Je perçois immédiatement que quelque chose change dans la salle de classe, il y a une sorte de regain d'intérêt parmi les élèves. Comme si mes mots avaient éveillé leur intérêt et les avaient fait se redresser d'un coup sur leurs chaises. J'entends rapidement une nette amélioration de la justesse des réponses, au niveau grammatical et dans la fluidité. J'observe que les réticences à participer diminuent après que les élèves s'expriment à voix haute les uns après les autres. Je suis encouragé par ces résultats et mes doutes commencent à s'estomper. Je commence par les interroger sur les pays les plus faciles à identifier, soit les pays d'Europe occidentale, d'où sont originaires la plupart des parents de ces cinq élèves (Italie, France, Portugal, Espagne) puis je me déplace un peu plus loin pour découvrir les pays et les capitales d'où viennent les deux autres élèves (Maroc, Turquie). Les élèves ont du plaisir et une pointe de fierté à présenter la capitale de leur pays d'origine au reste du groupe et cela leur facilite grandement l'expression orale, les phrases sont complètes, dites avec peu d'hésitation et petit à petit ils peuvent en exprimer plusieurs à la suite. Enfin, j'engage les élèves à découvrir des régions différentes; l'Europe de l'Est, l'Europe du Nord ou les Balkans, les îles britanniques ou encore les

iles de la Méditerranée, leurs capitales, ainsi que les principales mers du continent.

Dans la mesure du possible j'essaie de créer d'autres liens significatifs chez les élèves lors de cet exercice. Notamment en associant le pays dont il est question à cet instant à une personnalité célèbre originaire de cet état. Par exemple, en situant Belgrade la capitale de la Serbie sur la carte, je demande aux élèves quel tennisman célèbre est originaire de cette ville. Il y a des chances que le nom de Novak Djokovic soit prononcé en réponse à cette question, peut-être plus en raison de son excellence dans son sport qu'en raison de son origine. Je suis satisfait si mes élèves apprennent que Djokovic vient de Serbie et s'ils peuvent situer ce pays sur une carte. Si, en plus, ils arrivent à se rappeler du nom de la capitale et qu'ils me disent tout cela en allemand, je considère que des liens significatifs interdisciplinaires ont été créés. Je dois bien sûr être attentif que les élèves connaissent un peu ces références et ces personnalités, de façon à ce que le lien significatif se fasse au moins en partie. Si je parle du roi de Pologne Sigismond 1er qui siégeait à Varsovie au XVI^e siècle, le lien ne se fera pas car il n'y a pas de point d'accroche pour lier deux éléments inconnus, à savoir la ville de Varsovie et le roi en question.

Après une longue séquence à l'oral, pendant laquelle les élèves se sont tous beaucoup exprimés, je leur demande d'ouvrir leurs cahiers et de recopier le résultat de leur travail que j'ai inscrit au tableau à mesure de leurs réponses. Je profite du fait que cette activité aie bien fonctionné et que les apprentissages soient encore très récents dans les mémoires des élèves pour enfoncer le clou et mettre par écrit ce qu'ils ont pratiqué à l'oral. Le professeur José Morais affirme que « *L'écrit et la parole sont généralement des collaborateurs très efficaces* ». Au travers de ce passage à l'écrit, je souhaite varier la pratique de la langue et permettre à mes élèves de consolider leurs acquis sous l'angle de la langue parlée et celui de la langue écrite. Après ces quelques minutes pendant lesquelles les élèves recopient leur travail, je choisis d'exploiter les cinq minutes restantes pour conjuguer par oral le verbe *liegen* (se situer) en allemand et pour réviser le vocabulaire du chapitre en prévision du TA de vocabulaire de la semaine suivante. Je dis un mot oralement et j'interroge les élèves volontaires. Si je constate que seul-e un-e ou deux élèves participent, j'interroge individuellement les élèves silencieux-ses afin qu'ils-elles aient aussi l'occasion de partager leurs propres réponses, même si ces dernières ne sont pas exactes. Le cours prend fin et c'est un

groupe plutôt satisfait et enjoué qui regagne sa classe. Je suis moi aussi satisfait d'avoir réussi à inverser cette tendance négative du début de cours en m'adaptant aux réalités du moment.

Léon Pierre
Candidat VAE

Une expérience esthétique

Adolescent, à l'âge de la population avec laquelle je travaille actuellement en stage, je me trouvais en vacances à Vienne avec ma famille. Mes parents ne connaissaient pas la ville, et nous nous sommes retrouvés un matin dans le quartier des musées. Jusqu'alors, j'avais très rarement été au musée avec eux. Cela ne faisait pas partie de leurs loisirs. Mais ce jour-là, nous sommes entrés visiter la collection du Leopold Museum. En pénétrant dans une salle, je me suis retrouvé devant des peintures qui m'ont à la fois embarrassé et fasciné. Je n'ai pas osé en contempler certaines et mon regard a fui vers une autre partie de la salle. À une vingtaine de mètres de là où je me trouvais, j'ai aperçu un tableau qui a saisi toute ma curiosité. Je ne parvenais pas à saisir le sujet du tableau, mais les couleurs et la composition, que je pouvais déceler au loin, m'ont aimé. En m'approchant,

cette composition qui m'avait jusqu'alors semblé abstraite a peu à peu laissé apparaître deux personnes à genoux : il s'agissait du tableau d'Egon Schiele, *Le Cardinal et la Nonne*. J'ai été bouleversé par ce que j'ai vu. J'ai regardé cette peinture longtemps sans pouvoir m'en défaire. Je me sentais dépassé par la portée des émotions qui s'opéraient en moi, et par le sentiment de pouvoir saisir ce que l'artiste avait voulu représenter à travers cette scène terrible. Avec le recul, j'ai véritablement vécu une expérience esthétique-artistique ce jour-là. Je me suis intéressé à cet artiste pendant un certain temps : il a surtout été le commencement de ma passion pour les arts visuels. En effet, avant cette « rencontre », je fréquentais très peu les lieux dédiés à la culture. Je n'avais jamais eu l'occasion de vivre une expérience forte devant une œuvre d'art, encore moins une reproduction. Cet évènement a donc été l'un des éléments déclencheurs de ma passion pour l'art, qui m'a conduit à vouloir étudier dans une école artistique et qui me pousse encore aujourd'hui à désirer transmettre cette passion.

Par la suite, j'ai pu constater que beaucoup de camarades artistes avaient eux aussi vécu une expérience esthétique forte, à travers des œuvres qui leur avaient donné l'envie d'embrasser une carrière ou une pratique artistique. De nombreux

artistes de renom racontent en interview la façon dont une expérience esthétique devant une œuvre d'art leur a ouvert la voie sur des ambitions artistiques et cela autant durant la petite enfance, qu'à l'âge adulte. Bien entendu, les conséquences positives d'une ou de plusieurs expériences esthétiques ne concernent pas seulement les artistes, mais aussi des personnes qui par la suite prennent plaisir à voir et à découvrir les arts et deviennent des amateurs éclairés, non seulement dans les arts visuels, mais également dans la littérature, la musique, le cinéma, la danse...

Arnaud Cuérel

Récit tiré du mémoire

Monsieur Policier et le village des bêtises

Voici une nouvelle tout à fait insolite et complètement loufoque. Aussi étonnant que cela puisse paraître, elle est fondée sur des faits absolument véridiques. Quoique le récit soit quelque peu imagé, notamment pour préserver l'identité réelle des personnages auxquels il est fait allusion. Et que l'auteur se soit permis certaines libertés stylistiques et narratives pour embellir son texte, lui donner une âme et délivrer son message. Beaucoup de sages ne comprendront probablement pas cette histoire, tandis que quelques fous l'apprécieront...

Il y a fort longtemps, bien loin de notre civilisation occidentale éclairée et raffinée, se trouvait tout au bout du monde un pays qu'on appelait «Le Pays des fous». Tout y était à l'envers: les poules avaient des dents; les cordonniers étaient les mieux chaussés; les roues des voitures étaient carrées; le soleil brillait à Noël et la neige tombait

à Pâques; et la «Saint glin-glin» était célébrée. Et ce bien qu'on n'y crût en rien. Pour être plus exact, il existait bien une religion dans le pays des fous. Il s'agissait d'une foi selon laquelle tout le monde peut être dieu et croire ce qu'il veut. Chacun s'auto vénère alors et espère bien entendu la révérence des autres.

Les mœurs de cette société étaient elles aussi bien étranges: beaucoup d'enfants n'avaient plus de papa; certains avaient deux mamans; ou bien un papa et deux mamans; ou bien un papa, une maman, et un gorille dont on ne comprenait pas exactement le rôle familial; et selon leur désir, les petites filles pouvaient devenir des garçons et les petits garçons des filles. Il était même arrivé une fois qu'un homme eut un fils; puis il divorça et décida de devenir une femme; ensuite épousa à la mort de sa première épouse son veuf de mari; de sorte que de père initial il devint finalement mère par alliance de son propre fils. Et on trouvait cela tout à fait normal, et même très bien. Ces valeurs n'étaient-elles pas en pleine adéquation avec la religion nationale?

Toutefois on remarquait qu'étrangement, nombre d'enfants n'étaient pas heureux dans ce monde pourtant idéal. C'est pourquoi il était interdit de les punir, de peur de renforcer encore davantage leur frustration. Tout leur était ainsi

permis, ce qui étonnamment n'empêchait pas certains parents de leur donner des coups de bâton lorsqu'ils ne savaient plus comment faire régner l'ordre dans leur maison.

Au milieu du Pays des fous se trouvait un village encore plus fou, où habitaient des petits lutins tous plus fous les uns que les autres : «Le Village des bêtises». Dans cette contrée, chacun possédait un surnom caractéristique de sa folie. La mairesse de ce village était une jeune et jolie jeune fille très gentille prénommée «Madame Charmante». Elle aimait beaucoup les petits lutins, et eux aussi l'aimaient beaucoup. Même lorsqu'ils faisaient des bêtises, elle ne les punissait jamais. La seule mesure qu'elle prenait parfois était de les faire asseoir seuls dans un endroit et de leur demander de faire un dessin pour réfléchir à leur comportement. Mais Madame Charmante était tellement charmante, qu'elle veillait toujours à placer près d'eux leurs jouets préférés pour éviter qu'ils soient trop tristes et s'ennuient.

Malgré toute cette bonne volonté, il n'était pas facile d'administrer un village où tout le monde voulait dominer les autres et imposer sa propre loi. Notre gentille mairesse était fatiguée. Elle engagea alors d'autres magistrates tout aussi douces et charmantes qu'elle pour l'aider. Malheureusement toutes fuirent la région les unes

après les autres peu de temps après leur arrivée, au moment où elles se surprenaient à devenir aussi aliénées que ses habitants.

En désespoir de cause, la préfète locale, «Madame sage», supérieure hiérarchique de toutes les mairesses, se résolut à prendre une mesure complètement inédite au Pays des fous: elle décida de recruter un aspirant maire pour aider Madame Charmante. De surcroît, elle eut la folle audace d'engager le pire d'entre tous: «Monsieur Policier»! Toutes les mairesses et leurs assistantes furent d'abord terrorisées par cette idée. Monsieur Policier n'avait-il pas la réputation d'être un homme très méchant qui détestait les lutins, au point parfois de les gronder très fort et de leur donner des punitions? Pire encore: on prétendait qu'il expulsait tantôt les individus les plus nocifs dans un autre village! Quelle idée saugrenue Madame sage pouvait-elle avoir eue?

Dès son arrivée au Village des bêtises, Monsieur Policier imposa effectivement sa loi dans la petite bourgade. Après tout, il ne portait pas son surnom pour rien. Et Madame charmante était déjà bien assez charmante pour que les lutins bénéficient de toute la tendresse dont ils avaient besoin. Pourtant, à la grande surprise de tous, le nouveau maire et ses sujets s'entendirent immédiatement très bien. Un des premiers à adopter

dans son cœur le nouveau chef fut celui qui aspirait à prendre sa place un jour, une fois qu'il aurait grandi et mûri : « Monsieur Gros-Cul ».

Monsieur Gros-Cul reçut ce surnom étrange à la suite d'une anecdote qui se produisit dès le premier jour de l'arrivée de Monsieur Policier. Impressionné par ce nouveau maire très sévère, le jeune garçon s'était bien comporté durant toute la matinée. Mais jouer au gentil petit lutin sage durant une journée entière était trop difficile pour lui. L'après-midi, une autre mairesse était alors exceptionnellement affectée à la surveillance du village. Celle-ci avait décidé d'appliquer les règles inédites instaurées par son nouveau collègue, et avait chassé ce Monsieur indiscipliné dans un autre village avec un texte de loi à recopier. A peine revenu de son exil, il s'adressa à toute la classe d'une voix forte et malicieuse, baissant son pantalon et déclarant : « hé les gars, vous voulez voir mon gros cul ? » La magnificence de ce spectacle révéla dès lors sa nouvelle identité.

Mais Monsieur Gros-Cul n'était de loin pas le seul à vouloir régner sur le village. Son premier rival était sans doute celui que plusieurs surnommaient déjà, avant l'arrivée de Monsieur Policier, « Monsieur Chef-du-village ». Le jeune garçon, à l'image de son vrai prénom que nous garderons secret, parlait un curieux dialecte incompréhensif

composé uniquement de labiales, de gutturales et de voyelles. Il s'agissait d'un mélange du langage des marsupilamis combiné avec des sonorités africaines et occasionnellement françaises. Grâce à son fort tempérament, cette difficulté dans l'expression verbale ne l'empêchait pas de faire très bien comprendre ses volontés et d'obtenir le respect de ses sujets autodésignés. Par ailleurs, sa splendide peau noire, ses dents d'un blanc éclatant et son regard charmeur lui attiraient les faveurs de nombreuses lutines.

Monsieur Hulk était également un lutin de couleur, mais il était bien plus grand et costaud que Monsieur Chef-du-village. Et les jeunes filles ne semblaient pas beaucoup l'intéresser. Au contraire, celles-ci se plaignaient régulièrement de sa grosse voix et de sa brusquerie. Pourtant Monsieur Hulk n'était pas vraiment méchant : il n'était juste pas conscient de sa force physique et de son ascendant psychique sur les autres. Il devait apprendre à dompter ses pouvoirs très utiles mais potentiellement dangereux, d'où son surnom. D'ailleurs une tentative fut entreprise de l'intégrer dans un village de lutins plus grands, laquelle ne fut pas concluante : il n'avait pas été jugé encore suffisamment mature.

Monsieur Foufou était l'un des plus petits et des plus mignons lutins du village. Sa chevelure

blonde, son sourire radieux et son regard doux lui conféraient l'aspect d'un ange. Mais lorsqu'il côtoyait Monsieur Hulk, et surtout Monsieur Gros-Cul, sa nature sauvage profonde se révélait. Une telle dose de testostérone émanait de cette bande, que lorsqu'ils étaient réunis une véritable terreur s'installait dans tout le village. Il s'agissait d'une sorte de « Gang des lyonnais » version lutins, avec fort heureusement les voitures de sport et les pistolets en moins. Ce qui ne les empêchait pas de courir dans tout le village à vive allure, détruisant tout sur leur passage et semant la désolation tels une pluie de sauterelles dans la brousse africaine. Et si Monsieur Foufou était le plus faible de la bande, il n'en était pas moins le plus déjanté.

Occasionnellement, un autre petit lutin pouvait se joindre à cette joyeuse équipe de malfrats. Bien que très souvent celui-ci opérât en solo ou juste avec un autre acolyte. Il s'agissait de Monsieur Simplet. Nul ne pouvait vraiment comprendre les réelles intentions de ce personnage. Par moment, il semblait fermement décidé à obéir à Monsieur Policier et à rejoindre les rangs des honnêtes citoyens du village. A d'autres, il paraissait absolument imperméable à toutes les lois. Son surnom venait du fait qu'aucune logique systématique ne semblait diriger les actions de ce petit lutin, et qu'il était impossible de savoir s'il

faisait exprès de désobéir ou s'il ne saisissait simplement pas ce qu'on attendait de lui.

D'ailleurs, lorsqu'on lui demandait des explications, nul ne comprenait vraiment ses réponses. Son langage était aussi étrange que celui de Monsieur Chef-du-village. Les syllabes se succédaient les unes aux autres de manière complètement désordonnée, jusqu'à ce qu'un mot isolé compréhensible apparaisse fortuitement. Ses interlocuteurs cherchaient dès lors à recoller ensemble les divers morceaux de langages intelligibles pour tenter d'en reconstituer sa pensée. Finalement, se pourrait-il que Monsieur Simplet fût beaucoup plus intelligent qu'on le croyait, de sorte que le simple mortel était incapable de saisir la profondeur de ses messages codés qui pourtant, à l'image de Léonard de Vinci, contenaient une sagesse infinie ?

Si Monsieur Simplet était bien mystérieux, dans ce domaine nul ne pouvait égaler Monsieur Sirène. Beaucoup considéraient cet individu comme le plus fou du village, certains se demandant même s'il existait un lutin plus dément que lui dans tout le pays. Monsieur Policier, quant à lui, émettait l'hypothèse que Monsieur Sirène fût en réalité un génie, que l'environnement avait complètement aliéné.

En effet, lorsque le jeune garçon était en paix avec lui-même, tous percevaient chez lui une grande vivacité d'esprit. Mais lorsque le vent tournait, le moindre petit incident pouvait déclencher une crise parfois inarrêtable. C'est au point qu'il pouvait lui arriver de hurler durant une matinée entière, si fort qu'on l'entendait dans tous les villages alentours. La contrée entière redoutait les crises de Monsieur Sirène. Lorsqu'elles éclataient, on pensait forcément qu'un incident grave s'était déroulé, telle l'explosion d'une bombe atomique. Même si celle-ci n'avait pas encore été inventée et que personne dans le pays des fous n'aurait pu savoir de quoi il s'agissait. Toujours est-il que cela lui valut son surnom.

Avant qu'il se mette en colère, Monsieur Sirène se montrait soit d'humeur maussade et querelleuse envers les autres lutins, soit au contraire euphorique. Quand il se levait du mauvais pied, un simple mot ou regard de travers, une bousculade ou un jouet emprunté volontairement ou par inadvertance, pouvaient déclencher l'alarme. Celui qui le provoquait payait cher son outrecuidance. Et tout le village avec lui.

Mais des moments de grande excitation en apparence joyeux pouvaient également laisser présager le pire. Monsieur Sirène sautillait alors dans

le village, courant dans tous les sens, grim pant parfois même sur les toits des maisons, et pro férant des vilains mots très rares dans la bouche de petits lutins. Il ne se contentait pas des « caca » et « pipi » habituels. Non ! Il faisait preuve d'une poésie extrêmement créative et fleurie : « grosse bite dans ton cul », « crotte de vomi » et « bordel de putain » comptaient parmi ses expressions favorites. La crise surgissait inmanquablement lorsque les maires et mairesses revêtaient leurs casquettes d'académiciens défenseurs de la noblesse de la langue française.

Finalement, Monsieur Sirène était-il véritablement le plus fou parmi les fous de ce village de fous, ou en était-il le plus sage ? Peut-être était-il une sorte de prophète, qui était le seul à comprendre que quelque chose ne tournait pas rond dans cette bourgade ? Peut-être cherchait-il simplement à en avertir les autres ? A sa manière...

Venons-en à présent aux lutines du Village des bêtises.

Madame Fleur Bleue était la plus craquante des petites lutines du lieu. Ses longs cheveux noirs ondulés, ses grands yeux bruns tout brillants et la douceur de son sourire fendaient tous les cœurs. Elle aimait beaucoup les figures d'autorité, en particulier Monsieur Policier, qu'elle voyait sans

doute comme un protecteur. Elle était extrêmement sensible et appréciait énormément la gentillesse, la douceur et les câlins. Rien d'autre que de la bonté n'émanait d'elle. La brusquerie, et parfois même la violence des mâles dominants de la bourgade l'affectaient particulièrement. D'où son besoin régulier de se réfugier dans les pattes de Monsieur Policier. On comprend dès lors bien son surnom.

Toutefois Madame Fleur Bleue était loin d'être monogame. Mais cela on peut bien le pardonner à une minuscule lutine d'un si jeune âge. Elle formait une sorte de triangle amoureux avec sa grande amie Madame Petite Sirène et Monsieur Chef-du-village, le bourreau des cœurs de ces dames. Étonnamment, aucune rivalité ne semblait nuire à l'harmonie de leur belle relation. Ce qui montre bien l'insoucieuse innocence des amures des petits lutins. Personne ne s'offusquait non plus de son affection particulière pour Monsieur Policier, ni de ses escapades occasionnelles dans les villages voisins à la recherche de nouvelles expériences sentimentales.

Personne... sauf le bienveillant maire la fois où la jeune fillette quitta le village sans avertir qui que ce soit. Ce qui lui causa une vive inquiétude quand il s'aperçut que sa lutine la plus mignonne et la plus fragile avait disparu. Après d'âpres

recherches, il fut soulagé de la retrouver en compagnie d'un prince charmant dans le château du village voisin. Je profite de l'occasion pour préciser que tout n'est pas métaphorique dans cette nouvelle: les choses se sont littéralement déroulées ainsi, et des témoins peuvent l'attester!

Si le Village des bêtises comptait beaucoup de lutins «crapauds» qui tantôt pouvaient se transformer en prince dans les bons jours, il s'y trouvait également plusieurs princesses. Et tandis que Madame Fleur Bleue était la «Blanche-Neige» du lieu, son amie Madame Petite Sirène avait malgré son nom plutôt l'apparence d'Aurore, la «Belle au bois dormant». Sa peau était en effet d'une blancheur éclatante, ses yeux clairs, et ses longs cheveux ondulés d'une blondeur lumineuse. Mais son surnom venait du fait qu'elle était mutique. Pourtant ses parents affirmaient qu'elle parlait avec eux à la maison. Et parfois il lui arrivait de murmurer quelque chose à l'oreille de Monsieur Policier. Elle l'aimait beaucoup, elle aussi, et avait au fil du temps tissé une relation de confiance avec lui.

Ce qui semblait parfois surprenant, avec Madame Petite Sirène, c'était qu'elle était loin de manquer de caractère. Lorsqu'elle avait une idée en tête, il était difficile de l'en ôter. Et même

si elle parlait très rarement, et jamais à haute voix, elle avait une manière extrêmement claire d'exprimer ses sentiments. En particulier son mécontentement. Dans ces moments-là, elle se dressait de tout son corps, se figeait, croisait les mains et faisait la moue jusqu'à ce qu'on cède à ses requêtes. Face à la fragilité de la fillette, et sans doute aussi parce qu'elle touchait particulièrement sa sensibilité, Monsieur Policier avait de la peine à exercer son autorité sur cette lutine charmante et capricieuse. Finalement, il était tout sauf l'abominable ogre mangeur d'enfants qu'on avait craint à son arrivée dans le village. On découvrait chaque jour son grand cœur, et les petites lutines contribuaient particulièrement à le révéler.

D'autres princesses pourraient être mentionnées. Malheureusement Monsieur Policier ne se souvient surtout que de celles dotées des personnalités les plus marquées. Il y avait encore Madame Chipie, à son souvenir l'unique lutine complice des frasques de ses compères masculins. Pour ainsi dire la seule aussi qu'il devait parfois punir. Cela ne l'empêchait pas de rester une charmante princesse, de plus intelligente et travailleuse. Quand elle avait envie. Elle possédait deux faces : ange et démon. Un peu comme Monsieur Fougou. On pourrait dire qu'elle en était en

quelque sorte le pendant féminin. Ou plutôt celui de Monsieur Gros-Cul. Oui, cela semblerait plus juste. D'ailleurs les deux s'appréciaient particulièrement, et formaient par moment une sorte de couple maléfique exerçant la chefferie sur toute la bande de criminels, à l'image de Bonnie & Clyde. Mais ils pouvaient aussi tantôt faire preuve d'une grande gentillesse. Et grâce à leurs grandes créativité et productivité, même parfois contribuer au développement économique du village. Ces lutins étaient décidément bien mystérieux...

L'étaient autant leur vie amoureuse. Car si la complicité entre Monsieur Gros-Cul et Madame Chipie ne faisait aucun doute, leur liaison ne fut jamais officiellement attestée. En revanche, Monsieur Policier apprit à la fin de sa mission qu'en réalité le plus charismatique des lutins du village était amoureux de celle qui y incarnait peut-être la perfection féminine: «Madame Princesse». Avec ses yeux marrons en amande, ses cheveux mi-longs bruns bouclés, et son sourire malicieux, elle était d'abord l'une des plus belles lutines du lieu. Mais là où elle les surpassait toutes, c'était en grâce et en intelligence. Par ailleurs, elle possédait un fort caractère, de sorte que lorsque ses charmes ne lui permettaient pas d'obtenir ce qu'elle voulait, elle le réclamait par

la force. Elle aussi pouvait se mettre en colère et bouder très fort et très longtemps lorsqu'on la contrariait.

C'est ainsi qu'elle reçut son surnom tout trouvé. Car bien qu'elle ne fût assurément pas l'unique princesse du village, elle se comportait comme telle ! Et ce n'est sans doute pas pour rien que Monsieur Gros-Cul avait jeté son dévolu sur elle. Sans doute était-elle la seule capable de dompter son cœur, comme Belle sa jumelle dompta celui de « La Bête »...

Mais cela ne fut pas sans mal, tant la sauvagerie des lutins de la bourgade pouvait par moment rebuter ces douces et tendres princesses au cœur fragile. De retour d'une pause de travail en plein air, Monsieur Policier reçut les plaintes successives de Mesdames Princesse, Petite Sirène et Fleur Bleue.

- « Monsieur Gros-Cul m'a montré son cul ! », s'exclama la première.
- « Monsieur Simplet m'a aussi montré son cul ! », renchérit la seconde.
- « Monsieur Hulk m'a montré son zizi ! », conclut en apothéose la troisième.

Monsieur Policier rentra chez lui, désespéré, ce jour-là. Ces petits lutins sauvages avaient encore vraiment beaucoup de choses à apprendre sur la

manière de se comporter avec des charmantes princesses...

Fort heureusement, cette histoire se termina plutôt bien. Il resterait d'autres personnages à décrire et d'autres anecdotes à raconter. Mais c'est tout ce que la mémoire populaire nous a légué. Et cela suffit très certainement. Le principal, c'est de savoir que chacun retira, nous l'espérons, une bonne leçon de vie de ces expériences. Et que tous auront certainement appris qu'un fou peut aussi apprendre à être intelligent, et que ceux qu'on croirait sages sont finalement ceux qui racontent parfois le plus de bêtises.

Après quelques mois, Monsieur Policier fut envoyé dans un autre village, composé de grands lutins. Il y réalisa avec surprise que même les petits lutins les plus fous ne sont en définitive capables de commettre que de petites bêtises. Tandis que les grands lutins sont dotés d'un potentiel bêtisiaque infini. Lors de cette expérience, il découvrit que certains grands lutins ont le droit de se rebeller ouvertement envers les maires, les mairesses et même les préfets ; de les insulter et les menacer physiquement ; de semer le chaos dans tout leur village en tenant des propos obscènes et en usant de violence envers leurs congénères ; et même de proférer des propos

nazis. Tout cela bien entendu en toute impunité. Car, paraît-il, plus un lutin est grand, plus il est une victime de la folie du Pays des fous, et moins il est légitime de le gronder.

Une fois Monsieur Policier parti, un adjoint au maire très gentil vint en aide quelques temps à Madame Charmante. Puis celle-ci, fatiguée, fut mutée dans un autre village. Tous espérèrent alors que le semblant d'ordre et de sécurité que Madame Charmante et Monsieur Policier étaient parvenus à remettre dans le Village des bêtises perdurerait. Et que tous ces petits lutins deviendraient un jour de grands lutins sages et gentils.

Après une mission dans le village des grands lutins qui se solda malheureusement par un échec, Monsieur Policier décida de s'inscrire à l'école des maires et des mairesses du pays des fous. Il voulait devenir un vrai maire, et n'avait plus envie d'être un policier qu'on appelle uniquement pour ramener la paix dans les villages où le crime sévit. Il souhaitait administrer son propre village, où il pourrait instaurer sa loi et faire régner l'ordre parmi les lutins dès le commencement de leur éducation civique. A l'école des maires et des mairesses, il comprit enfin beaucoup de choses. Là-bas, il découvrit comment

des fous très sages et expérimentés apprennent à
d'autres fous la façon d'administrer des villages
de fous.

Jonathan Ostertag

Atelier d'écriture

A la lumière de l'hiver (d'après le témoignage de Laurent D.)

C'était il y a deux ans, au beau milieu de l'hiver. Une époque de souvenirs gelés, impérissables. Des mois auparavant, mon père avait fait un AVC et sa santé se dégradait fatalement. A ce stade, après que sa tête ait cessé de fonctionner, le corps avait renoncé ; les jambes les premières. Je ne veux pas trop en dire ici. C'est encore douloureux.

Il n'y avait aucun doute quant à la proximité de sa fin. Qu'il était difficile de le voir ainsi ! Si faible, si petit... une fourmi sous la botte du temps. Une pensée m'obsédait aussi bien dans la chaleur du foyer que dans le vent mordant qui survole le lac, noir : fallait-il abréger ses souffrances ?

Orphelin à cinquante et un ou cinquante-deux ans, ça ne faisait pas une grande différence. Charité ou égoïsme ? J'en venais à souhaiter que

tous ces soucis disparaissent un matin, sous la neige.

J'essayais de garder des dehors présentables mais je voyais bien que les autres savaient, tous, les amis, les collègues. Au travail, je ne pouvais plus me concentrer. Et si je m'arrêtais, ces pensées me saisissaient à la cheville, comme un piège. Paralysé, le retard s'accumulait. J'étais au bord de la crise de nerf.

Au même moment, il y avait ce cas de Peter Vogt, le violeur récidiviste. En prison à vie, il approchait les septante ans et présentait de graves troubles de la santé, sans compter son incurable folie : c'est pourquoi il demandait l'euthanasie. On la lui refusait cependant. Un cas unique. Ça avait eu un certain retentissement lorsque le prisonnier passa à la télévision. Une coïncidence inouïe, terrible, parfaitement morbide, mais opportune. Saisi au cœur par l'affaire, j'y ai vu un parallèle avec ma situation. Le débat public s'est changé en miroir déformant de ce qui passait dans ma tête.

Je me souviens que j'avais entendu parler de Vogt en lisant 20minutes dans le train. A partir de ce mauvais article, j'ai accumulé tout ce que je pouvais pour en savoir plus : des spécialistes, médecins, avocats, prêtres, des papiers d'Exit et de l'ADMD, des articles universitaires... La vérité

c'est que tout ça me permettait d'évoquer indirectement mon cas en public.

J'ai poussé le vice jusqu'à porter le sujet en classe. Je savais que c'était marcher sur des œufs. J'avais déjà eu d'autres expériences décevantes en amenant les élèves à s'intéresser à l'actualité. Du trou où j'étais, il ne pouvait rien m'arriver de toute façon.

Évidemment, après la lecture de l'article de 20 minutes (je voulais donner exactement tout ce que je savais), des voix se sont élevées pour dire qu'il fallait se débarrasser de ce parasite de Vogt: un criminel, un coût financier pour la communauté, un danger potentiel... Il y en a même eu un pour trouver qu'il fallait le tuer avant de l'inquiéter avec la prison. Un florilège.

Je les tenais.

On a tout passé en revue: les journalistes, les spécialistes, les experts. Tout. On a même couvert la question de la peine de mort grâce à un article d'Amnesty grandiose, qui s'est finalement perdu dans mes piles de papiers. On savait Vogt mal en point, sans doute incurable, fou à lier et vieux. Dans sa cellule de huit mètres carrés sans aucun contact, il ne pouvait plus rien faire que de rêver qu'un jour la mort ouvre sa porte. Je crois

que c'est finalement un geste de cœur des élèves d'avoir voté de le libérer.

Ça n'a pas tranché la question pour moi; pourtant ces quelques semaines avec les élèves m'ont soulagé. C'est un sentiment des plus étranges, qui laisse un goût amer mais satisfaisant. Satisfaisant parce que ça a donné lieu à quelque chose de productif: j'ai fait mon travail convenablement. Quant à l'amertume, c'est que je m'en veux d'avoir mêlé ces jeunes gens à ma culture de la douleur.

Je n'ai pas cherché à savoir ce qui est advenu de Vogt après que mon père a eu rejoint sa femme et les feuilles de l'automne, sous la neige.

Louis Bagnard

Séminaire d'intégration Secondaire II

INVITÉES D'HONNEUR

Dorinda

en sa mémoire

A l'entrée, une patère de théâtre permet de déposer sa veste. Je remarque les tables disposées en U dans la salle de gauche; il y a de la place pour vingt-quatre personnes. Les groupes formés discutent entre eux à deux endroits opposés de la pièce. Souriante, je me dirige vers mes amies: Cedrine, habitante du village voisin, avec laquelle je partageais quotidiennement nos trajets scolaires, et Line dont me lient nos souvenirs de l'école enfantine: me reviennent à l'esprit nos parties de cache-cache dans le cimetière, nos descentes de caisses à savon, nos jeux de courses dans le quartier. Au fur et à mesure que les minutes s'écoulent, de nouvelles personnes passent le pas de la porte. Notre classe se reconstitue. L'ambiance est aux interrogatoires en mode mur Facebook que je déteste: et toi tu fais quoi? tu es mariée, tu as des enfants...

Nous avons passé quatre années de notre scolarité ensemble, à se côtoyer, se chercher, se confronter, se tirailler... Regor, jeune enseignant, fraîchement diplômé, nous avait accompagnés, avec toute sa passion et ses projets: groupe de théâtre, chorale, course d'école, camp de ski et autres activités de groupe. Dès que l'occasion se présentait, il distillait sa propagande religieuse. Il avait le don de pouvoir passer du théorème de Pythagore à l'évangile de Mathieu, par un tour subtil de passe-passe qui m'échappe encore aujourd'hui, nous faisant manquer des périodes de maths, d'allemand ou de français inscrites à la grille horaire, en allongeant ainsi la liste de devoirs à faire à la maison pour tenir le programme. Un appel téléphonique de ma mère lui rappelait que l'école est laïque, que nous vivions dans un canton protestant et qu'elle avait suffisamment souffert de son éducation catholique en Valais. Ce soir, je vais apprendre que la Maman de Mary en faisait autant de son côté.

Je m'amuse à passer vers chacune et chacun pour leur demander quels souvenirs il leur reste de ces années. A cette période de ma vie déjà, j'avais la faculté de pouvoir «lire» à travers les gens. Dotée d'une sensibilité à l'injustice, j'affichais clairement mes positions et n'hésitais pas à aller vers les élèves qui subissaient la risée de l'école.

J'étais restée fidèle à mes amis: Biscôme, Caro et Liz qui n'avaient pas passé la fine sélection du tamis de la Prim'Sup'. Ils étaient les « Terminales Options » terme qui sonne comme la phase finale d'une maladie grave. Je passais mes récréés à jouer au foot, courir et discuter avec eux, déloyale aux élèves de primaire supérieure.

Dorinda ne possédait pas les critères sélectifs pour appartenir à « la bande » de la classe: fille d'immigrés espagnols, élevée par sa maman seule, elle était à l'opposé de moi: ongles peints, cheveux joliment coiffés tenus par des objets brillants, petits talons. Nous avons partagé nos après-midis et fins de semaine libres, nos sorties d'adolescentes et des fous rires extraordinaires.

Incomprise, en tension permanente avec la situation socio-professionnelle de ses parents divorcés, elle me parlait de ses souffrances, de ses maux de tête et de sa tristesse.

Même après la fin de la scolarité obligatoire, nous sommes restées proches et en contact malgré nos chemins de formation différents. Quand je l'avais rencontrée à Loèche-les-Bains en compagnie de sa maman, mon amie avait repoussé notre rendez-vous au week-end suivant.

Ce samedi en fin d'après-midi, le téléphone sonne chez mes parents, je décroche, c'est Regor.

– Tiens, pourquoi me téléphone-t-il ?

Il m'annonce que Dorinda s'est suicidée. J'apprendrai plus tard que sa maman avait fait appel à lui pour l'accompagner dans son chemin religieux.

Le cornet du téléphone m'échappe des mains, claque sur le sol, mon univers s'écroule...

Durant les 365 jours qui suivront, je passerai quelquefois prendre des nouvelles de la maman de mon amie. Cette dernière m'annoncera un jour avoir vidé la chambre de Dorinda.

Pour panser ma plaie, comme un animal blessé, je ne reviendrai plus dans ce village. Sauf ce soir. Et autour des tables en U, on parle des camarades absent.e.s qui n'ont jamais répondu et... personne n'évoque Dorinda, ni son souvenir.

Sevanne Shelton

Chargée d'enseignement à la HEP Vaud

Apprentissage

À l'école de mon grand-père, syndicaliste engagé, tout était permis. Sur le trajet qui menait au dépotoir, dans la voiture, papy m'autorisait à prendre place devant, sur le siège passager. Au mépris de toutes les règles du code de la route, de toute loi. Il me prévenait : Si tu vois les flics Nini, baisse-toi surtout ! Espiègle, j'étais ravie, excitée à l'idée de resquiller.

Mon grand-père était éboueur. La déchetterie, un monticule de plus de 20 m. de haut d'où s'échappait une odeur pestilentielle, était notre terrain de jeu, notre salle de classe. Parvenus à la cime, dans le vacarme des mouettes, la leçon débutait. Trouver ou non un lingot d'or, découvrir une bague de 24 carats, ce n'était pas important. Chercher sans relâche pour tuer notre ennui, si ! Peu importait la puanteur, nos peaux brunies par le soleil, nos mains crasseuses, côte à côte, nous

cherchions jusqu'à la nuit, ivre de bonheur. Après quatre heures d'aventure, il fallait nous rendre à l'évidence, rentrer bredouilles, accepter de bon cœur de revenir la semaine suivante, toujours avec la même foi. C'était une question de bon sens. Papy travaillait dur, le trésor aurait mis du beurre dans les épinards.

À l'école, la vraie, rien n'allait. En français, la mélodie des mots l'emportait sur toute convention. A l'évocation du vol gracieux d'une libellule, les lettres se bousculaient: trois L, quatre L, cinq L? Avec cinq ailes, elle volerait mieux, la LIBELLULLE. Pourquoi faudrait-il sacrifier la poésie à l'orthographe?

Les mathématiques me passionnaient. Chaque soir, j'ouvrais la dernière page de mon manuel, la table des solutions. Pour résoudre l'énigme posée par l'enseignant, je cherchais comment remonter à l'énoncé, c'était délicieux. La quête se poursuivait même dans mes rêves. Le matin, j'exaltais à l'idée d'avoir trouvé. Jamais la satisfaction de résoudre un problème ne l'emportait sur le bonheur exquis de la quête. Le plaisir de voir le monde révélé à travers la géographie, l'histoire, les sciences suffisait à mon contentement. Apprendre par cœur était un supplice, un temps perdu à rabâcher, sans distraction ni jouissance. Tous les contrôles, l'opportunité de mieux faire; toutes

les notes, une désolation. J'y mettais pourtant du cœur à l'ouvrage, attendant la semaine suivante.

Dès la sonnerie, je me précipitais au secours des maltraités. Faire en sorte que justice soit constituait mon seul talent. J'étais de toutes les batailles, prête à en découdre. Zorro était mon petit nom.

Hélas, le courage et le plaisir de la quête ne suffisaient pas à l'école. Consentir et lui laisser mon être m'aurait tuée. De la première à la dernière leçon, seule l'apprentissage de la vie importait.

Fanny BELLOEIL
Psychosociologue

La dernière leçon

Encore quelques affaires à ranger, par-ci, par-là. Dans le corridor, les chaises et les tables en enfilade forment une haie d'honneur pour le travail accompli. Trois joyeux élèves font encore des roues dans cette classe vide. Je leur dis au revoir, pressée d'être au calme. Dans quelques jours, le sol sera entièrement ciré, les armoires astiquées et les fenêtres retrouveront leur transparence. Je débranche encore les ordinateurs et enroule leurs câbles. Quelques voix raisonnent dans les corridors, le collège se vide peu à peu. L'école est finie. C'est l'été. Je m'abandonne à des pensées ensoleillées, contente de voir les vacances arriver.

Soudain, une collègue se précipite vers moi et arrête ma rêverie.

- Est-ce que je peux te déranger? dit-elle d'un air grave.
- Oui...?

– J’ai besoin de tes conseils...

Par expérience, je sais jusqu’à la dernière minute, tout peut encore arriver. Mais là, à une demi-heure de pouvoir enfiler un maillot de bain, je ne m’y attendais pas!

– Qu’est-ce qu’il y a? Je la questionne un peu inquiète. Il n’y a pourtant plus d’élèves, m’exclamai-je!

– Si... justement, il en reste un. Nathanaël ne veut pas rentrer chez lui et il attend là-haut, dans ma classe! Je ne sais pas quoi faire!

Ma baignade estivale s’éloigne sérieusement. Je me lève d’un bond et monte en courant. Ma collègue me suit, paniquée et agitée. Visiblement, d’autres joyeux gymnastes s’égayaient encore dans l’espace vide. Je les renvoie prestement en leur souhaitant de belles vacances. Nathanaël nous attend. Il recommence son récit... Sa décision est prise. C’est fini. Plus jamais! Je l’écoute, grave et silencieuse. Il me montre... sur sa peau foncée, des taches noires... Je comprends... Au-delà des coups, il nous raconte d’autres situations inacceptables. 14 ans...

La colère me gagne. Convaincue moi aussi qu’il ne doit plus retourner auprès de ses tortionnaires, je le lui promets. Nous réfléchissons à toutes les instances susceptibles de pouvoir le

prendre en charge. Le temps presse, les bureaux vont fermer... Appel au Directeur, appel au SPJ, appel à la Police. Appel au papa; non...pas nous...

Le Directeur arrive enfin et me libère...Je rentre chez moi.

Je déplace des tasses dans ma cuisine, ouvre et ferme des armoires dans le vide... La baignade n'existe même plus. Je ne suis qu'un cœur ambulancier qui attend des nouvelles...Les images défilent dans ma tête; il est allé jusqu'au bout de son année scolaire, il a attendu la toute dernière minute pour se libérer...

Tard dans la soirée, je compose le numéro de ma collègue. Elle aura des nouvelles à me transmettre, sûrement.

« Il a été emmené tout de suite dans les bureaux du Service de la Protection de la Jeunesse. Protégé et encadré par des professionnels, Nathanaël a pu dire sur place, à son père, qu'il se séparait de lui. A jamais... Il va être placé dans la soirée dans un autre canton, le lieu ne nous sera pas révélé... »

Je raccroche... Je sais que nous ne le reverrons plus...

Cher Nathanaël,

Je pense souvent à toi...

Ton pull blanc faisait briller ta peau. Ton regard était franc. Majestueux. Ce jour-là tu avais décidé d'affronter ta peur... sans larmes. Ton courage m'a impressionné. J'espère que tu vas bien, je t'envoie de la lumière.

C'est toi qui as donné la dernière leçon de l'année...

Stéphany Aznar
Enseignante spécialisée

Publications de Bessa Myftiu

Essais

Nietzsche et Dostoïevski: éducateurs! Essai, Nice, Les Paradigmes, 2004, 317p.

(avec Cifali Mireille) *Dialogues et récits d'éducation sur la différence*, essai, Nice, Les Paradigmes, 2006, 142p.

Littérature et savoir, essai, Nice, Les éditions Ovadia, 2008, 128p.

Articles

«Le récit, outil de travail pour les enseignants» in *Questions Vives*, volume 2, N° 4, 2004, pp. 59-64.

«L'écriture est-elle formatrice?», in Recherche, Intervention, Formation, Travail: Débats et perspectives dans le champ de la formation des adultes, *Cahiers de la Section des sciences de l'éducation*, 2006, pp. 191-207.

«Ethique et écriture» in *Education permanente*, n° 175, 2008, pp 89-97.

« Venir d'ailleurs et écrire en français », in *Fréquences Francophones*, Revue de l'Association des professeurs de et en français de Bulgarie, octobre 2009, pp. 59-63.

« Contemplations », in *Le Temps*, à l'occasion du Salon du Livre de Genève, 3 mai, 2010, p. 26.

« Un savoir d'à côté », in *Revue de la Petite Enfance*, nr 102, mai 2010, pp. 11-15.

« La poésie – une arme contre la dictature », contribution pour les *Nouvelles Pratiques Philosophiques*, UNESCO 2010, www.rencontrespratiquesphilo.org.

Entretien sur la thématique « La poésie permet-elle de penser la vie autrement ? » dans *Culture et Société, Sciences de l'homme*, Nr. 17, janvier 2011.

Le récit, point de départ d'un questionnement éthique, communication au Colloque « Ethique de l'Accompagnement et Agir Coopératif », Université de Tours, mai, 2016.

Participation à des ouvrages collectifs

« Qu'est-ce que l'étranger ? » in *Etrange, mon étranger*, Foyer Socio-Educatif du Collège Les Hautes Vignes de Seloncourt, 2000, pp. 9-14.

« La langue française m'a donné une liberté que je n'avais pas en albanais » in *La langue française vue d'ailleurs*, Tarik Editions, Casablanca, 2001, pp. 304-306.

« Une Albanaise en Suisse : expériences et changement identitaire » in *Approches autobiographiques et nouvelles épreuves de transitions*, Paris, L'Harmattan, 2019, pp. 65-74.

Romans

Ma légende, roman, Paris, L'Harmattan, 1998, 188p.

Confessions des lieux disparus, roman, Editions de l'Aube, La Tour d'Aigues 2007, 272p. En livre de poche, 2008. Gagnant du prix Pittard de l'Andelyn 2008. Réédité en 2009 par les éditions Ovadia. Traduit en allemand, en albanais et en bulgare.

Amours au temps du communisme, roman, Paris, Fayard, 2011, 228p. Rééditée en 2021 par les éditions Ovadia.

Dix-sept ans de mensonge, micro-roman, Lausanne, BSN Press, 2017.

La dame de compagnie, roman, Genève, Encre fraîche, 2018.

Nouvelles

«Dépasser la peur», nouvelle, in *Finisterres du soleil*, Suisse, Edition de la Vouivre, Saignelégier, 2001, pp. 20-27.

Le courage, notre destin – récits d'éducation, nouvelles, Préface Eugène Enriquez, Nice, Les éditions Ovadia, 2007.

«Les années de grande solitude», nouvelle, in *L'ombre du Mur*, Paris, Editions des Syrtes, 2009, pp. 49-79.

«Bout de destin», nouvelle, in *Globale Heimat.ch*, Anthologie de la littérature suisse, édition 8, Zurich, 2012, pp. 67-74.

Vers l'impossible, nouvelles, Nice, Les éditions Ovadia, 2016.

Poèmes

Des amis perdus, livre de poèmes en deux langues, albanais-français, Tirana, Marin Barleti, 1994, réédité en 2009, 85p.

A toi, si jamais, recueil de poèmes, Forcalquier, Editions de l'Envol, 2001, 54p.

En ligne

Chronique du dimanche, nouvelle inédite en tant qu'invitée du mois à la manifestation *Renens-capitale culturelle*, 2006, <http://www.culturactif.ch/invite/myftiu.htm>

Extrait du roman *Amours au temps du communisme*, en collaboration avec *Le Courrier*, rubrique Inédits, <http://www.cultureactif.ch/inédits/myftiu2.htm>

Voyage vers l'impossible, nouvelle sur l'émigration, 2012, www.mimsuisse.ch

L'attente, récit, Swiss Deluxe Hôtels, Writers in Residence, 2012, www.swissdeluxe-hotels.ch/files/?id=50354

Scénarios de film

J'aime Era, film long métrage, Albanie, 1991.

Ullka, film long métrage, une collaboration Suisse-Albanie, 2004.

Directrice de collection

Ethique et écriture, tome 1, tome 2, tome 3, tome 4, Nice, Les éditions Ovadia, 2008, 2009, 2010, 2011.

Le bonheur est subjectif, Les éditions Ovadia, 2010.

Récits d'expérience, tome 1, tome 2, tome 3, tome 4, tome 5, tome 6, Les éditions Ovadia, 2016, 2017, 2018, 2019, 2021, 2023.

Interprétation

Interprétation du rôle principal dans le film de long métrage *Ullka*, une production Suisse-Albanie.

Table des matières

AUTEURS ET AUTRICES	7
<i>Fanny Claessens</i>	
La magie du geste.....	9
<i>Lorina Çoçaj</i>	
Marie, tu m'énerves!.....	13
<i>Alyson Champendal</i>	
Poser des mots.....	17
<i>Alyssa Girod</i>	
Un dilemme éthique.....	21
<i>Clothilde Chevallier</i>	
Au-delà des préjugés.....	25
<i>Estelle Charmillot</i>	
Dans la bienveillance.....	29
<i>Camille Celerin</i>	
Un début de stage compliqué.....	33

<i>Gaëlle Cavin</i>	
Une petite fille en pleurs.....	39
<i>Michael Hertig</i>	
Distance ou proximité?.....	43
<i>Sékolène Castella</i>	
La place des fêtes religieuses.....	47
<i>Vijaya Gattolliat</i>	
Devoirs hebdomadaires.....	53
<i>Amanda Cao</i>	
Comment intervenir?.....	57
<i>Karen Cordey</i>	
« Je n'ai pas froid moi ! ».....	61
<i>Delia Cipri</i>	
Un juste équilibre.....	69
<i>Laure Candolfi</i>	
Collaboration.....	73
INVITÉ.E.S	79
<i>Floriane Dioguardi-Bourgeois</i>	
Chemins de vie.....	81
<i>Laura Malaguti</i>	
La Mer de Glace.....	85
<i>Rita Marquez Keller</i>	
Exister!.....	91
<i>Luciana Ortega</i>	
Du hockey à la méditation.....	97

<i>Christine Isler</i>	
Le sortilège.....	105
<i>Yasmina Belghith Selmi</i>	
Du français et des crêpes.....	109
<i>Léon Pierre</i>	
La leçon de géographie en allemand.....	119
<i>Arnaud Cuérel</i>	
Une expérience esthétique.....	127
<i>Jonathan Ostertag</i>	
Monsieur Policier et le village des bêtises....	131
<i>Louis Bagnard</i>	
A la lumière de l'hiver.....	149
INVITÉES D'HONNEUR.....	153
<i>Sevanne Shelton</i>	
Dorinda <i>en sa mémoire</i>	155
<i>Fanny Bello</i>	
Apprentissage.....	159
<i>Stéphany Aznar</i>	
La dernière leçon.....	163
Publications de Bessa Myftiu.....	167

Cet ouvrage a été réalisé

par **SARYTECH** [v1]

Pour **LESEDITIONSOVADIA**

N° d'éditeur : 2-36392

Dépôt Légal : 2024